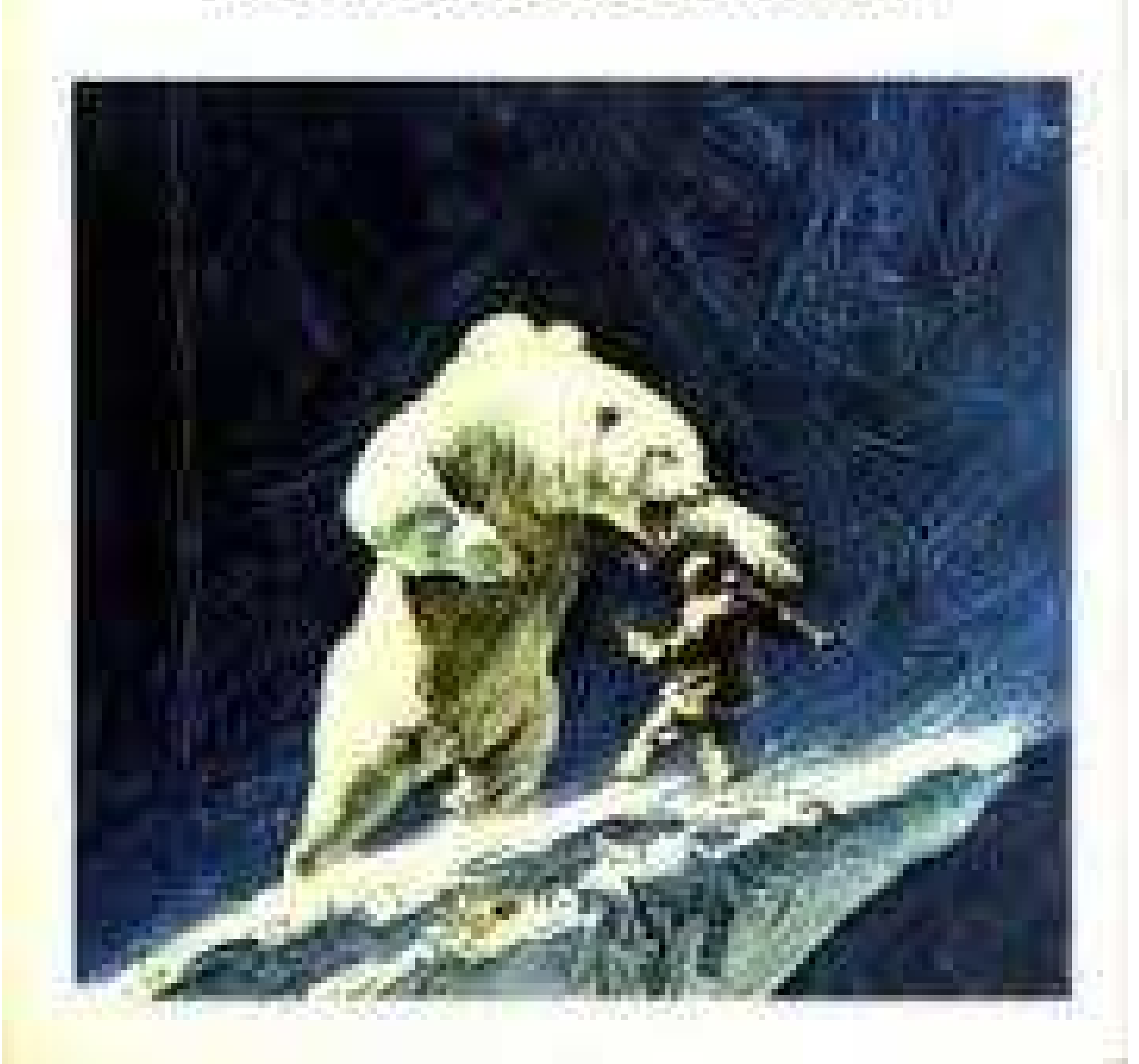
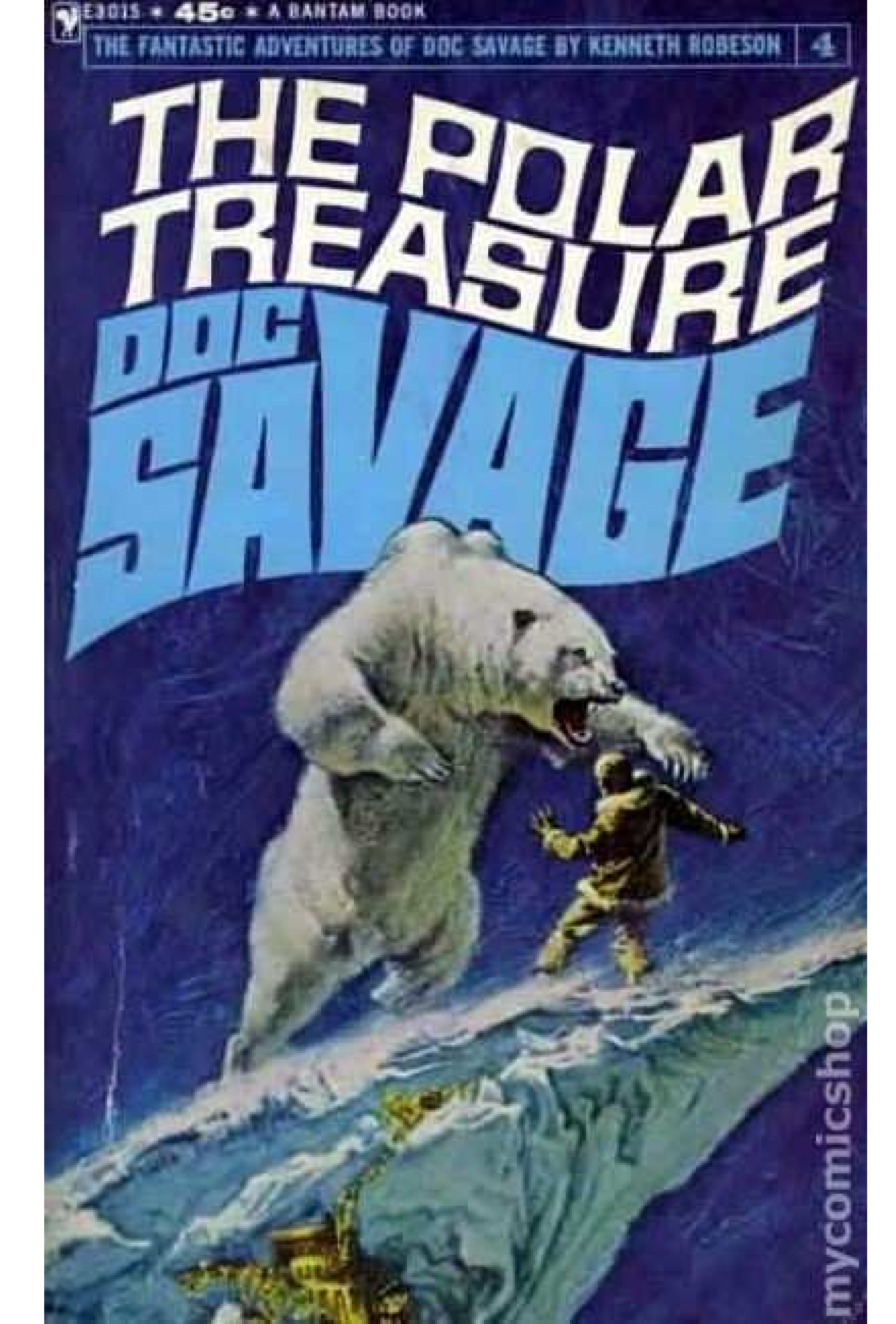
# DOC SAVAGE

KENNETH ROBESON

# LE TRÉSOR POLAIRE




E3015 • 45¢ • A BANTAM BOOK
THE FANTASTIC ADVENTURES OF DOC SAVAGE BY KENNETH ROBESON
4
THE POLAR TREASURE
DOC SAVAGE
mycomicshop

A STREET AND SMITH PUBLICATION

JUNE 1933

# DOC SAVAGE MAGAZINE

TRADE-MARK APP. FOR

10 CENTS

*The* **POLAR TREASURE**

*90 Page Novel*

Walter M. Baumhofer

Kenneth Robeson

---

## Doc Savage

# Le trésor polaire

BeQ

**Kenneth Robeson**

# Doc Savage
# **Le trésor polaire**

(The Polar Treasure)

Traduit de l'américain par Paul Forrestier

**La Bibliothèque électronique du Québec**
Collection *Classiques du 20e siècle*
Volume 300 : version 1.0

# Le trésor polaire

Édition de référence :
Pocket Marabout.

*Le couard, c'est celui qui,*

*dans une situation périlleuse,*

*pense avec ses jambes.*

Ambrose Bierce.

*Le timide a peur avant le danger, le lâche au milieu du danger, le courageux après le danger.*

J.-P. Richter.

# I

## *La Némésis de bronze*

Une terrible menace semblait planer sur la ville.

Le petit homme à la poitrine creuse se cachait dans l'ombre. À chaque bruit, il tremblait comme une feuille.

La silhouette d'un policier se profila sur le trottoir de la ruelle obscure. Le petit homme se glissa furtivement sous une voiture et ne bougea pas jusqu'à ce que le policier qui marchait à grands pas en sifflant un air connu, fût assez loin pour ne plus le remarquer.

Non loin de là se dressait la masse énorme du grand auditorium de New York. Par la porte de l'entrée des artistes, on entendait les échos d'une musique bouleversante.

Du violon.

C’était un stradivarius, un des instruments les plus précieux du monde. Il valait au moins soixante mille dollars.

Celui qui en jouait était aveugle.

C’était Victor Vail. Les mélomanes le considéraient comme un maître inégalé. Ses récitals lui rapportaient des fortunes, mais ce soir il donnait un concert de charité ; il jouait gratuitement.

Le petit homme ne connaissait pas Victor Vail, mais la musique le touchait profondément. Il revit tout à coup sa mère, et les larmes qu’elle avait versées quand il était allé en prison pour la première fois.

Il se redressa.

« Tu es une lavette ! Reprends-toi ! Pense à ton boulot. »

*

Quelques instants plus tard, un taxi pénétra dans la ruelle. Il était semblable à tous les taxis de New York, mais le chauffeur avait relevé le col de son veston et enfoncé sa casquette sur les yeux.

Le taxi s'arrêta. Le petit homme s'approcha du conducteur.

– Tu es prêt ? demanda-t-il.

– Fin prêt, répondit le chauffeur. À toi de jouer, maintenant, mon pote.

Le petit homme s'essuya le front.

– Est-ce que ce type... va y laisser sa peau ?

– T'occupe pas de ça ! C'est notre affaire.

– C'est que... Je ne tiens pas à être mêlé à un crime...

Un grognement menaçant remplit soudain la voiture.

– T'occupe pas, je te dis ! C'est pas la première fois, non ? Fais ton sale boulot, c'est tout ce qu'on te demande.

Le chauffeur avait une voix rauque, enrouée. Il

parlait avec précipitation.

Le petit homme se décida enfin à franchir le seuil de l'entrée des artistes du grand auditorium.

*

Le concert venait de se terminer et la salle croulait sous les applaudissements. Le petit homme se dirigea d'un pas traînant vers les coulisses. Le bruit des acclamations lui parvenait, interminable.

– Ça ne cessera donc jamais, maugréa-t-il, irrité.

Après quelque temps, Victor Vail revint vers sa loge. Le maître aveugle était entouré d'une foule d'admirateurs fervents.

Le petit homme se fraya un chemin à coups de coudes. Il n'avait cure des regards furieux que lui lançaient les personnages en tenue de soirée.

– Victor Vail ! cria-t-il. J'ai un message pour vous de la part de Ben O'Gard.

Ce nom fit tressaillir le virtuose. Un sourire éclaira son visage. Victor Vail était grand, mince, très distingué. Ses cheveux blancs comme la neige ressortaient sur son habit noir d'une coupe discrète et raffinée. Il n'avait pas le regard d'un aveugle.

– Oui ! s'écria-t-il d'un air agréablement surpris. Quel est ce message ?

L'homme jeta un coup d'œil autour de lui.

– C'est plutôt privé...

– Alors je vous recevrai tout de suite !

Victor Vail écarta ses admirateurs et se dirigea vers sa loge en tenant son bras étendu devant lui, comme le font les aveugles.

*

Le petit homme entra le premier. Victor Vail le suivit et referma la porte. Il s'y tint adossé un moment, perdu dans ses souvenirs.

– Ben O'Gard... murmura-t-il. Je n'ai pas

entendu parler de lui depuis quinze ans... J'ai souvent essayé de le retrouver. Il m'a sauvé la vie. Et maintenant que la fortune m'est venue, j'aimerais lui témoigner ma reconnaissance. Où est-il, dites-vous, Ben O'Gard ?

– Il est dehors, dans la rue, dit le petit homme en s'essuyant le front. Il veut vous parler.

– Ben O'Gard est là ! Et il veut me parler ?

Le violoniste poussa la porte d'un geste fébrile.

– Emmenez-moi auprès de lui. Vite !

Le petit homme guida l'aveugle vers l'entrée des artistes.

Mais avant d'atteindre la rue, il fut cloué au sol par une vision soudaine : l'homme de bronze était devant lui !

Celui-ci présentait un aspect extraordinaire. À première vue, il n'avait pas l'air d'un géant. Mais dès que d'autres personnes s'approchaient de lui, il les dominait de sa haute taille. En fait, il donnait moins une impression de grandeur que de puissance. Il était habillé d'une manière très

sobre, très élégante.

Le bronze de ses cheveux était un peu plus foncé que celui de ses beaux traits réguliers. Mais les yeux surtout retenaient l'attention. Dans la lumière des coulisses, ils brillaient comme de l'or pur et ils exerçaient un pouvoir étrange, presque hypnotique.

Le petit homme frissonna et détourna le regard. Il était trempé d'une sueur froide. Il se domina finalement et réussit à poursuivre son chemin. Avant de sortir dans l'obscurité, il se retourna et vit que les yeux dorés étaient toujours fixés sur lui.

*

– Où est Ben O'Gard ? demanda Victor Vail, s'impatientant.

– Une minute !

Le petit homme était inquiet. Il sentait encore ce regard impitoyable dans son dos. Qui pouvait-il être, ce géant ? Pas un détective, ça, il l'aurait

juré. Mais alors, qui ?

– Est-ce encore loin ? demanda Victor Vail avec une légère anxiété dans la voix.

– Nous arrivons.

Ils se trouvaient maintenant à la hauteur d'une grande porte cochère. Dans la ruelle, un taxi les suivait au pas.

Le petit homme jeta un coup d'œil vers la porte cochère pour s'assurer que trois individus s'y tenaient cachés, puis il serra le bras du musicien.

– Voilà.

Son poing atteignit l'aveugle en pleine figure. Celui-ci s'écroula sur les pavés en poussant un cri de douleur. Les hommes qui se dissimulaient dans l'ombre l'entourèrent aussitôt. Victor Vail se défendait faiblement.

Le taxi s'était arrêté. Le chauffeur passa la tête par la fenêtre et dit d'une grosse voix :

– Faites vite, les gars, balancez-le à l'intérieur !

Le musicien semblait soudain reprendre des forces. Un des hommes leva alors son revolver et l'assomma d'un coup de crosse. Ensuite on lui lia les pieds et les mains.

C'est au moment exact où l'aveugle allait être jeté sur les coussins de la voiture, que, brusquement, la foudre frappa.

C'était l'homme de bronze !

Personne ne l'avait entendu venir, et il tomba sur les bandits comme une tornade. Des cris et des jurons éclatèrent dans la ruelle déserte. Déjà deux misérables gisaient sur les pavés, inconscients. Un autre tournoya dans les airs et fut projeté contre la porte cochère comme une balle.

– Tirez, imbéciles ! hurlait le chauffeur du taxi. Mais tirez donc !

Le dernier individu fut assommé d'un coup sec à la mâchoire et rebondit contre le coffre du taxi. Le chauffeur prit peur et mit le moteur en marche. Au même instant, il vit que l'homme de bronze fonçait vers lui. Il sortit son revolver et fit

feu.

Le projectile fit voler en éclats la vitrine d'un cordonnier de l'autre côté de la rue. L'homme de bronze s'était déjà abrité derrière une voiture à l'arrêt. Le chauffeur continua à tirer comme un fou en passant les vitesses.

Le taxi démarra en trombe et disparut au coin de la rue.

*

Victor Vail fut remis sur ses pieds par une poigne de fer. Ses liens tombèrent comme par enchantement.

– Merci à vous, monsieur, murmura-t-il dans un souffle.

– J'espère que vous n'êtes pas blessé ? lui dit une voix profonde et harmonieuse.

– Ce n'est pas grave, je crois... Mais qui...

Il fut interrompu par un bruit de pas précipités. Alertée par les coups de feu, la police arrivait sur

les lieux. On entendait la sirène d'un car bondé d'agents. Revolver au poing les policiers entourèrent l'homme de bronze.

– Emmenez-les ! cria le sergent.

Alors se produisit une chose surprenante.

Le sergent baissa soudain son arme et porta la main à son képi.

– Bon Dieu, je ne vous avais pas reconnu dans le noir, monsieur !

À deux pas de là, une grosse voiture de sport grise était garée le long du trottoir. Sans un mot, l'homme de bronze prit l'aveugle par le bras et le guida vers la voiture. Il l'installa sur le siège et démarra aussitôt.

Les policiers saluèrent d'un air déférent.

Le sergent désigna les corps affalés sur les pavés.

– Quant à ceux-là, leur compte est bon. Allez, embarquez-moi tout ça, et en route !

# II

## *Le cliquetis menaçant*

En roulant à toute vitesse à travers les rues de New York, Victor Vail se dit soudain qu'il ignorait tout de celui qui l'avait tiré de ce mauvais pas. Pourquoi avait-il suivi si docilement cet étranger ? Il n'avait pourtant pas l'habitude, lui qui ne voyait pas, de se laisser entraîner par des inconnus ! Et voilà qu'il s'était laissé emmener comme un agneau, et sous le nez de la police !

– Êtes-vous chargé de me conduire auprès de Ben O'Gard ? demanda-t-il enfin.

– Non. Je ne connais personne de ce nom.

– Puis-je vous demander qui vous êtes ?

– Doc Savage.

– Doc Savage... Je suis désolé, mais je ne crois

pas avoir déjà entendu ce nom.

Un léger sourire étira les lèvres de l'homme de bronze.

– C'est possible. Peut-être aurais-je dû vous dire que je m'appelle en réalité Clark Savage Junior.

Victor Vail poussa un cri de surprise.

– Clark Savage Junior ! Mais j'ai joué un morceau de lui, ce soir, un morceau superbe ! Ce n'est pas possible, vous n'êtes pas l'auteur de cette musique ?

– Eh oui, admit Doc. Et je n'ai jamais entendu une interprétation aussi parfaite de mon œuvre. C'est une des deux raisons pour lesquelles je me suis rendu dans les coulisses. Je voulais vous féliciter. C'est alors que j'ai aperçu le comportement bizarre de cet individu qui vous a attiré au-dehors. Je vous ai suivi, et voilà.

– Et quelle est l'autre raison pour laquelle vous vouliez me rencontrer ?

– Je vous expliquerai cela plus tard. J'espère au moins que ma compagnie ne vous est pas trop

désagréable.

– Désagréable ? Mais c'est un très vif plaisir !

Le grand interprète s'était souvent demandé comment était ce Clark Savage qui ne s'était jamais fait connaître, qui n'avait pas exigé la moindre rétribution pour l'exécution de son œuvre. Et pourtant, elle valait une fortune !

*

Personne, pas même Doc Savage, n'avait aperçu le taxi qui suivait la voiture de sport grise. Le chauffeur portait maintenant des lunettes noires, de fausses moustaches, et il s'était planté un cigare entre les dents. Il avait changé aussi de casquette.

– Malédiction ! jura-t-il de sa grosse voix enrouée, il me le faut, ce Victor Vail, il me le faut !

La voiture de Doc Savage s'arrêta devant un des plus grands buildings de New York. Il dressait vers le ciel une bonne centaine d'étages.

Doc fit entrer l'aveugle dans l'immeuble. Ils prirent l'ascenseur jusqu'au quatre-vingt-sixième étage. Là, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sans bruit et ils pénétrèrent dans un appartement richement meublé. Derrière un bureau massif se trouvait un coffre-fort immense, en acier. Une grande baie vitrée s'ouvrait sur la forêt des gratte-ciel de New York.

Doc installa Victor Vail dans un fauteuil profond et lui offrit un cigare. Lui-même ne fumait pas.

– Si vous le voulez bien, commença Doc, j'aimerais savoir pourquoi on vous a attaqué ce soir.

– Je n'en ai pas la moindre idée. Je ne me connais pas d'ennemis.

– Ceux qui vous ont assailli étaient des hommes de main. Mais dans le taxi il y avait un type qui ressemblait à un loup de mer. Il a d'ailleurs employé des expressions qui sont celles des marins. Il n'arrêtait pas de crier. Avez-vous reconnu sa voix ?

Victor Vail secoua la tête avec désespoir.

– Non. J'étais sous le coup de l'émotion.

Il y eut un moment de silence.

Puis la pièce retentit soudain d'une grosse voix avinée.

– Embarquez-le, les gars ! Hissez-le à bord ! Tirez !

Victor Vail se dressa d'un bond.

– C'est De Rosa ! Prenez garde ! Un jour il a voulu me tuer !

– De Rosa n'est pas ici, dit Doc gentiment. Je viens d'imiter sa voix. C'est lui qui était dans le taxi.

Victor Vail se laissa retomber dans son fauteuil, pâle et agité.

– Quel homme êtes-vous donc ? murmura-t-il.

– Si vous me disiez tout ce que vous savez sur cet individu, reprit Doc, sans répondre à la question.

L'aveugle passa une main tremblante dans ses cheveux blancs.

– Ce n’est pas possible ! Est-ce que cette aventure pourrait remonter jusqu’au naufrage de l’*Océanic* ? Peut-être...

Victor Vail fit un effort visible pour se reprendre en main. Il se mit à parler fiévreusement.

– Cette histoire est vieille de quinze ans. C’était pendant la guerre. Ma femme, ma petite fille et moi-même avions quitté l’Afrique et nous voguions vers l’Angleterre sur le paquebot *Océanic*. Un sous-marin ennemi nous a pris en chasse, pendant plusieurs jours. Nous avons réussi à le distancer, mais nous nous sommes écartés de notre route. En fait, nous nous étions avancés profondément dans les régions arctiques. Le navire a été pris dans les glaces et a dérivé pendant des mois. Dès que la nourriture a commencé à manquer, l’équipage s’est rebellé. Une torpille ennemie avait détruit la radio de bord et nous étions coupés du monde. L’équipage voulait quitter le navire. Pourtant le capitaine avait prévenu les hommes que l’étendue de glace était infranchissable...

Victor Vail tira longuement sur son cigare et poursuivit :

– Tout ce que je vous dis là m’a été rapporté. Bien sûr, je n’ai rien vu, je n’y ai pas assisté. Les meneurs s’appelaient Ben O’Gard et De Rosa. On arriva à les convaincre de ne pas quitter le bateau. C’est alors que la catastrophe s’est produite. Le navire s’est brisé contre la glace et il a coulé. Seuls Ben O’Gard, De Rosa et une trentaine de matelots ont survécu. Moi aussi, comme vous voyez, mais je n’ai jamais su comment.

– Que voulez-vous dire ?

– Deux jours avant le désastre, des matelots se sont emparés de moi et m’ont chloroformé. Je me suis réveillé le lendemain du naufrage avec une douleur étrange dans le dos.

– Quel genre de douleur ?

– Une sorte de brûlure.

– Plus de cicatrice, à présent ?

– Aucune. Cela aussi est mystérieux.

– Qui vous a sauvé lors du naufrage ?

– Ben O’Gard. Je lui dois la vie. Quand je suis revenu à moi, il me tirait sur une sorte de traîneau. Quelques jours plus tard, De Rosa a voulu se débarrasser de moi. Lui et Ben O’Gard se sont battus et j’ai été sauvé. Après cela, De Rosa a pris la fuite avec plusieurs hommes. On ne les a plus jamais revus.

– Jusqu’à ce soir, dit Doc.

– En effet...

Le musicien aveugle se prit soudain la tête dans les mains. Il pleurait.

– Ma pauvre femme... et ma petite Roxey... Ben O’Gard m’a dit qu’il avait essayé de les sauver, mais qu’elles avaient péri.

Doc Savage garda le silence, afin que Victor Vail puisse surmonter son chagrin.

*

– Ce qui m’étonne, dit Doc, c’est que les journaux n’aient pas relaté ce naufrage. Car

enfin, il y avait de quoi, non ?

Victor Vail parut surpris.

– On n'en a pas parlé ?

– Non.

– Voilà qui est étrange. Ben O'Gard me l'avait pourtant certifié. Personnellement, j'ai tout fait pour oublier cette tragédie... Mais pourquoi Ben O'Gard m'a-t-il menti ? Voilà un nouveau mystère !

– Peut-être préférait-il que le sort de l'*Océanic* demeure inconnu ? suggéra Doc. A-t-il insisté pour que vous vous teniez tranquille ?

– Eh bien... oui. Je lui ai dit tout de suite que je ne voulais plus entendre parler de tout cela.

– Ce que je voudrais savoir, dit Doc, c'est ce qui s'est passé pendant que vous étiez inconscient.

Victor Vail se renfrogna quelque peu.

– Je me refuse à accuser Ben O'Gard. Cet homme m'a sauvé la vie. Et il a essayé de sauver ma femme et ma fille !

– Je n’accuse personne. Je ne juge jamais sans preuves.

L’aveugle se gratta la tête d’un air embarrassé.

– Peut-être faudrait-il que je vous raconte une autre chose qui pourrait avoir un rapport avec tout ceci... C’est un mystère que j’appelle le « cliquetis menaçant ».

– Allez-y ! Dites-moi tout ce que vous savez.

– Parmi les survivants qui accompagnaient Ben O’Gard, il y avait un matelot dont la mâchoire était sans cesse agitée d’un tremblement nerveux. Cette maladie avait pour résultat que de temps en temps ses dents s’entrechoquaient dans un cliquetis sinistre, qui me tapait sur les nerfs. Et voilà le mystère : au cours des quinze dernières années, il m’est souvent arrivé d’entendre, ou de croire entendre, ce cliquetis. J’ai pris l’habitude d’appeler cela le « cliquetis menaçant ». Mais ça doit être mon imagination. Pourquoi ce matelot me suivrait-il depuis quinze ans ?

– Il se peut pourtant que Ben O’Gard n’ait pas

cessé de vous suivre, remarqua Doc.

L'aveugle garda le silence.

Doc Savage se mit à observer intensément les yeux de Victor Vail. Après un moment il demanda au musicien de le suivre dans une pièce attenante. Celle-ci contenait une bibliothèque aux volumes innombrables, touchant tous les domaines imaginables de la science humaine.

Derrière la bibliothèque, il y avait encore une pièce – un grand laboratoire.

– Qu'allez-vous faire ? questionna Victor Vail, d'une voix légèrement effrayée.

– Vous vous souvenez qu'il y avait une seconde raison pour laquelle je suis allé vous voir dans les coulisses ? Eh bien ! je voulais vous demander de pouvoir examiner vos yeux.

– Mes yeux ?

– Je pense qu'un artiste de votre qualité a besoin plus qu'un autre de ses yeux. Je veux savoir si l'on pourrait vous rendre la vue.

– Mais c'est impossible ! J'ai consulté les plus grands spécialistes du monde ! Ils m'ont affirmé

que seul un magicien...

– Alors essayons un peu de magie, proposa Doc en souriant.

– Je vous en prie, ne plaisantez pas sur ce sujet.

– Je suis très sérieux. Si les conditions sont celles que je crois, je pourrai vous rendre la vue. C'est pourquoi je veux vous examiner.

C'en était trop pour Victor Vail. Il se laissa tomber sur une chaise sans mot dire.

Doc examina les yeux à fond. Il utilisait pour cela les instruments habituels, mais aussi certains appareils inusités qui étaient de son invention.

– Maintenant attendez-moi dehors. Je vais voir ce que donnent les radios.

Victor Vail sortit du laboratoire. Sans trop savoir pourquoi, il avait une confiance éperdue dans l'homme de bronze.

Il ignorait que Doc Savage s'était spécialisé en médecine et en chirurgie – qu'il était très fort dans bien d'autres domaines encore, telle la musique par exemple. Dès sa plus tendre enfance,

Doc Savage avait subi un entraînement implacable aussi bien du point de vue physique qu'intellectuel. Périodiquement, il se retirait dans ce qu'il appelait sa « Forteresse de la Solitude », un endroit mystérieux où il travaillait pour se mettre au courant des derniers développements de la science. Ses connaissances n'avaient donc rien de magique. Il avait travaillé plus que d'autres, voilà tout.

Doc avait fini de développer les radios. Soudain il entendit un cri perçant à l'autre bout de l'appartement. C'était la voix de l'aveugle. Puis il y eut des jurons et un coup de feu.

Doc bondit. Il se trouva presque face à face avec une mitraillette qui déchaînait l'enfer.

# III

## *La bagarre*

L'homme de bronze s'était replié dans le laboratoire, avant même que le tireur ait eu le temps de corriger son tir. Celui-ci jura violemment et se précipita dans la pièce. Son arme fumait encore.

Personne !

Il courut à la fenêtre, l'ouvrit, se pencha au-dehors. Personne ! Le mur du gratte-ciel était presque aussi lisse que du verre. Aucune corde n'était visible.

Le géant de bronze avait disparu comme par enchantement.

Le tueur se mit alors à tâter le sol du laboratoire. Une trappe s'ouvrit brusquement. L'homme était pris. La douleur lui fit lâcher son

arme. Il se débattait sauvagement dans des tenailles d'acier qui avaient surgi de la trappe et qui le ceinturaient comme des bras.

Au même instant une partie du mur s'écarta lentement. L'homme de bronze sortit de sa cachette.

– Arrêtez ça ! hurla l'homme. Ça me broie les côtes !

Le géant s'approcha. C'était comme s'il n'avait rien entendu. Il leva la main et effleura le visage du tueur.

Celui-ci s'écroula sur la machine infernale. Il était inconscient, mais il respirait de façon normale.

Doc Savage écarta les tenailles. Le corps inerte glissa sur le sol. La trappe se referma automatiquement. Il n'y avait plus là que des carrelages identiques aux autres.

Alors l'homme de bronze se précipita dans la bibliothèque, puis dans le bureau. Victor Vail avait disparu.

Quelqu'un avait été blessé par le coup de feu.

Une traînée de sang mena Doc jusqu'à la porte d'un des nombreux ascenseurs. La porte était fermée. La cage était descendue.

Doc bondit vers le dernier ascenseur, dont la porte était fermée également. Il poussa sur un bouton secret. La porte s'ouvrit toute grande.

Cet ascenseur-là était toujours à la disposition de Doc Savage. Un mécanisme particulier le faisait monter et descendre à une vitesse vertigineuse.

Doc s'y engouffra. La cage descendit comme une pierre lancée dans le vide. Les portes semblèrent s'ouvrir avant même qu'elle ne se fût arrêtée au rez-de-chaussée.

L'homme de bronze se trouva nez à nez avec un individu extraordinaire. Il avait l'air d'un gorille de la grande espèce. Il pesait au moins cent trente kilos. Il avait les bras plus longs que les jambes et il était velu comme son ancêtre direct. Une de ses oreilles était percée d'un trou. À défaut de boucle d'oreille, on pouvait y introduire facilement une balle de revolver.

Cet énergumène avait ceinturé sans difficulté trois hommes qui se débattaient entre ses bras. Leurs armes gisaient sur le sol.

Quand le gorille aperçut Doc, il éclata d'un rire énorme qui secoua ses prisonniers.

– Écoutez ça, Doc !

Il resserra son étreinte et les hommes hurlèrent de douleur.

– Écoutez comme ils chantent bien, ces petits enfants !

De l'autre côté du vestibule, deux autres individus étaient collés contre le mur. Ils se protégeaient le visage de leurs bras. Devant eux se dressait, menaçant, un homme d'une élégance extrême. Il brandissait une épée qui, au repos, prenait l'apparence innocente d'une canne noire.

Ce gentleman, c'était Ham. Dans l'armée, il était connu sous le nom de Brigadier général Théodore Marley Brooks. À présent, il était un des plus brillants avocats des États-Unis. Il n'avait jamais perdu un procès.

Du pauvre Victor Vail, il n'y avait aucune

trace.

*

Doc s'adressa au gorille qui ricanait encore.

– Qu'est-ce qui s'est passé, Monk ?

Monk ! Ce nom-là lui allait comme un gant. Mais en fait il signait du nom de lieutenant-colonel Andrew Blodgett Mayfair des articles hautement spécialisés qui l'avaient rendu célèbre comme chimiste.

– Ben, on venait d'arriver et on est tombé sur nos petits camarades qui brandissaient des revolvers ! Ça nous a paru bizarre, et voilà.

Doc s'avança et frôla les visages des trois hommes du bout de ses doigts. Puis il se dirigea vers les deux autres que Ham tenait en respect. Quand le géant de bronze se retourna, les cinq hommes gisaient sur le sol.

– Vous n'en avez pas vu d'autres qui emmenaient un aveugle aux cheveux blancs ?

– Non, rien que ceux-ci.

Ham et Monk étaient deux des cinq compagnons de Doc Savage. À six ils formaient un groupe d'une merveilleuse efficacité – leur but principal était de venir en aide à tous ceux qui, par le monde, se trouvaient dans la détresse.

*

Doc décida de sortir. À son avis, ou bien le musicien était encore dans le gratte-ciel, ou bien il avait été évacué par le monte-charge.

À peine Doc eut-il mis le pied sur le trottoir qu'une balle siffla à ses oreilles. Deux voitures étaient rangées non loin de là, devant l'entrée de service de l'immeuble.

La première voiture démarra. Doc n'eut pas le temps de voir si Victor Vail s'v trouvait.

L'homme de bronze se mit à couvert derrière une bouche d'incendie.

De la seconde voiture jaillit alors un homme

trapu, très gras. Il était masqué.

– Plus vite ! hurla-t-il.

Il s’adressait visiblement à ses complices qui se trouvaient encore dans l’immeuble.

Monk et Ham, alertés par le coup de feu, apparurent sur le seuil du gratte-ciel. Monk tenait à la main un minuscule revolver.

Le chauffeur de la voiture leva de nouveau son arme.

Mais Monk avait déjà tiré. L’homme se mit à faire des gestes désordonnés et à s’agiter comme une poule décapitée. Il trébucha et roula sous la voiture.

Trois têtes ahuries se montrèrent à l’entrée de service. Une rafale les fit reculer à l’instant.

Doc adressa quelques mots rapides à Monk, puis disparut.

Des coups de feu furent encore échangés, puis le chauffeur de la voiture réapparut de nouveau. Il avait gardé son masque. Il se hissa péniblement dans l’auto et se laissa tomber sur le siège. Ceci rendit courage à ses compagnons. Ils lâchèrent

une longue rafale en direction de Monk et de Ham, qui battirent en retraite.

Les tueurs se ruèrent alors vers la voiture et s'y engouffrèrent.

– Eh bien ? Qu'est-ce que tu attends pour démarrer ? hurla un des hommes en secouant le chauffeur.

– Bas les pattes ! Je ne sais pas ce qui m'est arrivé...

– C'est trop bête de devoir abandonner les copains, grogna un autre.

– Qu'est-ce qu'on pouvait faire ? On a bien failli y rester aussi !

– Fermez-la ! dit le chauffeur en faisant rugir le moteur.

La voiture traversa Broadway et se dirigea vers les faubourgs. Les rues devenaient de plus en plus sombres et étroites. Des odeurs de poisson flottaient dans l'air. Des individus à la mine patibulaire traînaient sur les trottoirs. Il y avait beaucoup de matelots parmi eux et des airs rauques s'échappaient des beuglants. C'était le

quartier des quais.

– Voilà la bagnole ! Les autres sont déjà là !

Les hommes laissèrent les voitures l'une près de l'autre. Honkey, le chauffeur, sortit en trébuchant comme un ivrogne.

– Donnez-lui un coup de main, dit l'homme qui semblait diriger la bande.

La ruelle était plongée dans l'obscurité. Ils entraînèrent Honkey sans prendre la peine d'enlever son masque.

– Dieu, qu'il est lourd, grogna quelqu'un.

Ils grimpèrent des escaliers. Il y faisait noir comme dans un four. Un homme précédait le groupe en frottant des allumettes.

Ils pénétrèrent dans une pièce éclairée. D'autres gangsters s'y trouvaient.

Mais toujours pas de trace de Victor Vail.

– Couchez Honkey sur le lit dans la chambre à côté !

Deux hommes portèrent Honkey dans une pièce sombre où se trouvait un lit peu ragoûtant.

À l’instant même où ils déposaient leur compagnon, celui-ci leva la main et effleura rapidement leurs visages.

Tous deux glissèrent sur le sol sans faire de bruit.

Honkey retourna en vacillant dans l’autre pièce.

– Tu ferais mieux de te coucher, Honkey.

– C’est vrai, je me sens tout drôle.

– Enlève ce masque, au moins !

– Tout de suite. Je veux d’abord m’asseoir.

Il traversa le groupe en titubant. Pour ne pas tomber, il s’agrippait à chacun des gangsters et chaque fois ses doigts frôlaient leurs visages. Très vite il eut touché ainsi six hommes qui restaient assis sur leurs sièges, saisis d’une étrange rigidité.

Mais le chef eut soudain un soupçon. Il sortit son revolver et le braqua sur le chauffeur.

– Haut les mains, toi !

Le chauffeur ne put faire autrement. Il leva les

bras. Au même instant, les six tueurs glissèrent de leur chaise.

Le chef s'avança vers Honkey et arracha son masque.

– Je l'aurais juré.

Il avait devant lui Doc Savage.

# IV

## *La chasse à l'aveugle*

Les bandits n'en revenaient pas. Comment l'homme de bronze avait-il pu imiter à ce point l'allure et la voix de Honkey ?

Ils regardaient sans comprendre leurs camarades allongés sur le sol.

Doc Savage retira lentement la casquette de Honkey. Il passa la main dans ses cheveux.

– Les mains en l'air ! grogna le chef. Fouillez-le !

Quatre hommes tâtèrent les vêtements de l'homme de bronze. Ils trouvèrent de la menue monnaie et quelques billets qui appartenaient à Honkey, mais aucune arme.

– Ce type n'est même pas armé ! s'exclama un homme.

Le chef se dirigea vers la chambre à coucher et découvrit les deux autres bandits, également inconscients.

– Ça me dépasse ! murmura-t-il. Qu'est-ce qu'il a bien pu leur faire ?

Il fronça soudain les sourcils.

– Fouillez ses manches !

– Regardez ! cria un homme en exhibant une petite seringue.

Le chef l'examina avec curiosité.

– C'était donc ça.

Les hommes n'étaient pas habitués à ce genre de procédé. Visiblement, ils préféraient les armes à feu.

– Si on le liquidait tout de suite ? proposa quelqu'un.

Le chef secoua la tête.

– Pas question ! Nous avons besoin de lui. Il va nous dire où est Victor Vail.

Doc Savage parut surpris.

– Vous voulez dire qu'il n'est pas entre vos mains ?

– On ne te le demanderait pas, si on l'avait ! Et toi, qu'est-ce que tu cherches à savoir ?

– Victor Vail a disparu, dit Doc. J'étais sûr que c'était vous qui l'aviez. C'est pourquoi je suis venu ici.

Les bandits échangèrent des regards courroucés.

– Ce maudit De Rosa nous a pris de vitesse !

Doc Savage commençait à être très intéressé.

– Alors vous êtes tous à la poursuite de Victor Vail, votre bande et celle de De Rosa ?

– Ça suffit ! cria le chef. De toute façon, je crois que tu mens au sujet du vieux.

– Mais alors pourquoi serait-il venu ici ? l'interrompit un autre. Faut pas être idiot, quand même. C'était ça, la fusillade, à l'étage du gratte-ciel.

Doc Savage comprenait maintenant pourquoi les bandits que Monk et Ham avaient capturés

étaient sortis de l’ascenseur, affolés, les armes à la main. Ils avaient battu en retraite à toute vitesse.

– Mais comment De Rosa a-t-il fait pour arriver avant nous au gratte-ciel ?

– Écoute, il a essayé d’enlever l’aveugle sous notre nez au concert, non ? Il a démarré comme un fou dans ce taxi, mais il a pu faire demi-tour et suivre la voiture de sport comme nous, non ?

Doc écoutait avec beaucoup d’intérêt. Ces types-là avaient dû arriver sur les lieux juste à temps pour assister à la bagarre qui s’était déroulée dans la ruelle. Et ils s’étaient tenus prudemment à l’écart.

Le chef jura violemment.

– Vous vous souvenez de ce type dans le taxi, avec sa fausse moustache ? Il a suivi la voiture de sport jusqu’au gratte-ciel et il est entré sur les talons de l’aveugle et de celui-ci. Je parie que c’était De Rosa !

– Qu’est-ce qu’on fait ? demanda un bandit.

Le chef haussa les épaules.

– Ben O’Gard attend sûrement de nos nouvelles. Je vais aller le voir.

Doc apprenait encore quelque chose. Il avait affaire aux hommes de Ben O’Gard. Et la lutte entre celui-ci et De Rosa continuait de plus belle.

Mais qu’y avait-il derrière tout cela ? L’état de Victor Vail, son inconscience lors du naufrage de l’*Océanic* et cette douleur dans le dos à son réveil, avaient-ils un rapport avec ce mystère ?

Le chef s’approcha de Doc en brandissant la seringue hypodermique.

– Qu’est-ce qu’il y a là-dedans ?

– De l’eau.

– Vraiment ?

Le chef jeta un coup d’œil aux bandits qui étaient toujours couchés sur le sol.

– Tu mens !

– Il n’y a rien d’autre que de l’eau, insista Doc.

Le chef eut un ricanement sinistre. D’un geste vif il planta soudain l’aiguille dans le cou de Doc.

– Sans un bruit, le géant de bronze s'affala sur le plancher.

Le chef donna des ordres. On retourna l'homme de bronze, on le bourra de coups de pied, il resta inerte.

– Ne le quittez pas des yeux ! Moi je m'en vais discuter avec Ben O'Gard. Je vous donnerai un coup de fil pour vous dire ce qu'il faut faire avec celui-là, ou bien je repasserai.

Sur ces mots, le chef s'en alla.

*

Les gangsters essayèrent de ranimer leurs compagnons. En vain. Ils se mirent à fumer en bavardant. Un des hommes monta la garde dans le corridor.

– Soudain une voix aiguë s'éleva dans l'autre pièce.

– Venez vite !

Les hommes se précipitèrent vers la porte de

la chambre. Pendant quelques instants, ils tournèrent le dos à Doc Savage.

– Ça alors ! On a pourtant crié ! Et voilà qu'ils dorment de nouveau à poings fermés.

Intrigués, les hommes reprirent leurs sièges. Aucun d'eux ne s'avisa de jeter un coup d'œil au téléphone. Personne ne remarqua qu'une allumette soulevait le récepteur.

Les lèvres de l'homme de bronze se mirent à articuler des sons incohérents. Les bandits n'y comprenaient goutte.

– Quelle langue parle-t-il donc ?

– Ce n'est pas une langue, tu vois bien qu'il délire !

Ils se trompaient. Doc Savage s'exprimait dans une langue bien précise, mais presque inconnue du monde entier. C'était la langue de la vieille civilisation des Mayas d'Amérique Centrale, une civilisation disparue depuis des siècles. Et Doc s'adressait directement au téléphone !

Quand les gangsters avaient eu le dos tourné,

Doc s'était glissé jusqu'à l'appareil et il avait formé le numéro de son bureau. À présent, Monk était à l'écoute à l'autre bout du fil.

Doc était ventriloque. Pour détourner l'attention de ses gardiens, il avait dirigé sa voix vers la chambre à coucher.

Quant au chef, il aurait été très surpris d'apprendre que la seringue – la fausse – dont il avait planté l'aiguille dans le cou de Doc, contenait vraiment de l'eau !

*

Doc Savage continuait à parler dans la langue maya. Les gangsters n'y comprenaient rien, mais là-haut dans le gratte-ciel, Monk n'en perdait pas un mot. Les amis de Doc parlaient tous le maya, et c'est dans cette langue qu'ils échangeaient leurs messages secrets.

– Renny, Long Tom et Johnny devraient être là maintenant, poursuivait Doc.

C'étaient les trois autres compagnons de

l'homme de bronze.

– Dis à Johnny de vider le tiroir numéro treize, dans le laboratoire. Il y a un petit bidon de couleur sombre, une brosse à peindre et un télescope. Que Johnny apporte le bidon et la brosse ici.

Doc donna l'adresse de l'endroit où il était tenu prisonnier.

– Il y a deux voitures garées devant la porte. Dis à Johnny de peindre une croix sur le toit de chacune d'elles. Qu'il emmène sa propre voiture équipée de radio et qu'il attende près d'ici. Quant à Long Tom et Renny, qu'ils prennent le télescope et qu'ils filent à l'aéroport. Qu'ils survolent le quartier dans mon hélicoptère. À travers le télescope, la couleur peinte sur les voitures se mettra à luire distinctement. Long Tom restera en contact radio avec Johnny pour lui indiquer la route empruntée par les voitures. Toi, Monk, tu iras au commissariat où se trouvent les hommes de main qui ont attaqué Victor Vail. Interroge-les et essaye de savoir où un certain matelot répondant au nom de De Rosa est

susceptible d'avoir emmené Victor Vail. Quant à Ham, il faut qu'il reste sur place et qu'il interroge le type que vous avez trouvé dans le laboratoire.

Doc Savage se tut. Son grand corps paraissait sans vie. Les gangsters ne lui prêtaient plus d'attention. Ils s'étaient mis à jouer aux cartes, mais ils étaient trop tendus pour y prendre beaucoup de plaisir. Dans le corridor, l'homme qui montait la garde allumait de temps en temps une cigarette.

Après une heure – le temps qu'il fallait à ses hommes pour effectuer leur mission – Doc se retourna lentement, comme le fait un dormeur dans son sommeil. Il avait maintenant le visage tourné vers la porte.

– Alerte ! Vite ! Les flics sont là !

Doc venait d'imiter la voix rauque de la sentinelle.

Ce fut la panique. Les bandits couraient dans tous les sens en se bousculant. D'un bond, Doc atteignit l'interrupteur. La pièce fut plongée dans l'obscurité. Un coup de feu claqua.

Chaque fois qu'un bandit passait à sa portée, Doc étendait la main et l'homme s'écroulait. Les autres se précipitèrent dans l'escalier.

Doc tendit l'oreille. Deux moteurs se mirent à rugir. Les voitures démarrèrent en trombe.

*

La pièce se remplit soudain d'une étrange musique, un son profond et mystérieux semblable au chant d'un oiseau exotique dans la jungle, au bruit du vent traversant une épaisse forêt. C'était un chant mélodieux et inquiétant, qui semblait jaillir de partout.

Et ce chant bizarre émanait de Doc ! C'était pour lui une chose inconsciente, qui montait à ses lèvres lorsqu'un plan d'action naissait, précédant de peu une riposte immédiate ; il se faisait entendre au plus fort du combat, quand tout semblait perdu, et il devenait aussitôt un chant de victoire. Mais parfois il était un signe de satisfaction et c'était le cas à cet instant même.

Doc ralluma. Il allongea côte à côte les bandits qu'il avait rendu inconscients. Ensuite il appela Ham au téléphone.

– Viens jusqu'ici en voiture, Ham.

Dix minutes plus tard, Ham apparut en haut des marches. Plus élégant que jamais, il brandissait sa canne noire.

– Eh bien, mais vous les collectionnez ! dit-il en indiquant les bandits.

– Tu as pu tirer quelque chose de l'homme de De Rosa ? demanda Doc.

– Presque rien. C'est un homme de main, rien de plus. Lui et ses compagnons ont été loués pour s'emparer de Victor Vail et le remettre à De Rosa. Le transfert devait se faire dans la rue. Le type ne connaît pas le repaire de De Rosa.

– Pas de chance. Mais peut-être que Monk aura plus de succès avec les autres !

Les deux hommes entassèrent les bandits dans la voiture de Ham. C'était une voiture superbe, digne du raffinement de son propriétaire.

Ham démarra et se dirigea vers le gratte-ciel

où Doc Savage avait ses quartiers généraux. C'est là que la police viendrait chercher les bandits.

En pénétrant dans son bureau, Doc Savage étouffa un cri de surprise.

Victor Vail était là, installé dans un fauteuil !

# V

## *Disparu à nouveau !*

Victor Vail paraissait sain et sauf, mais il dégageait une légère odeur de chloroforme.

– Je suis content que vous soyez là, monsieur Savage !

Comme tous les aveugles, Victor Vail reconnaissait les gens à leur pas et la ferme démarche de Doc était reconnaissable entre mille.

– Que vous est-il arrivé ? demanda Doc.

– Les hommes de De Rosa se sont emparés de moi !

– Je sais. Mais comment êtes-vous revenu ici – sain et sauf ?

Victor Vail passa une main tremblante dans ses cheveux blancs.

– C’est un mystère ! Je n’y comprends rien. J’ai été chloroformé. Quand je me suis réveillé après un temps qui a dû être assez long, j’étais couché sur un trottoir à l’autre bout de la ville. Un passant a arrêté un taxi et je suis venu ici.

– Et vous ne savez pas ce qui vous est arrivé avant cela ?

– Non. Sauf que mon gilet de corps a disparu !

– Comment ?

– On a volé mon gilet de corps. Pour quelle raison, ça me dépasse !

Doc réfléchit.

– Peut-être qu’on vous a déshabillé pour examiner votre dos et qu’on a oublié le gilet en vous rhabillant...

– Mais pourquoi examiner mon dos ?

– Vous avez bien dit qu’il y a quinze ans vous vous étiez réveillé avec une forte douleur dans le dos, après le prétendu naufrage de l’*Océanic* ?

– Alors là, vous m’étonnez... Mais pourquoi dites-vous le prétendu naufrage de l’*Océanic* ?

Parce qu'il n'y a aucune preuve de cela, en dehors de l'affirmation de Ben O'Gard. Et maintenant, j'aimerais examiner votre dos à mon tour.

Victor Vail obéit et ôta sa chemise. Doc se pencha sur son dos et l'examina avec soin. Il recommença avec une loupe puissante, mais ne découvrit rien de suspect.

– C'est très étrange, dit-il en se tournant vers Ham.

– Vous ne croyez tout de même pas, Doc, que De Rosa s'est emparé de Mr. Vail rien que pour jeter un coup d'œil à son dos ? demanda Ham d'un air incrédule.

– C'est exactement ce que je pense. Et ce que je trouve encore plus curieux, c'est que De Rosa ait relâché aussitôt Mr. Vail.

– Moi aussi, ça me surprend, dit Victor Vail. Cet homme est un assassin. J'étais sûr que ma dernière heure était arrivée !

Doc alla jusqu'à la fenêtre. Vues de cette hauteur, les voitures avaient l'air de fourmis.

On entendit le bruit métallique des portes de l'ascenseur et Monk fit son entrée en mâchonnant une cigarette.

– Alors, l'interpella Doc, tu as du nouveau ?

– Rien. Des hommes de main ; ils ne savent même pas où est De Rosa !

Doc hocha la tête.

– Je m'en doutais. Écoute, Ham. Mets à profit tes relations gouvernementales pour recueillir tous les renseignements possibles au sujet du paquebot *Océanic*, équipage, propriétaires, tout ce qui peut nous être utile.

– D'accord.

Ham disparut, la canne à la main.

*

Le téléphone sonna. C'était Johnny.

Johnny choisissait ses mots avec soin, comme un professeur. Ce fut d'ailleurs sa profession, dans le temps. William Harper Littlejohn s'était

taillé une solide réputation parmi les archéologues les plus connus. Peu d'hommes en savaient autant que lui sur les anciennes civilisations.

– J'ai repéré ceux que vous cherchez, Doc. Les voitures se sont arrêtées devant un petit hôtel miteux. J'ai gardé le contact avec Renny et Long Tom et je suis arrivé juste à temps pour voir les individus qui pénétraient à l'intérieur.

Johnny donna alors l'adresse ; l'endroit n'était pas très éloigné de Chinatown.

– J'arrive ! répondit Doc en raccrochant.

Monk était déjà dans le corridor.

– Non ! dit Doc, tu restes ici, Monk. Il faut que quelqu'un garde Victor Vail.

Monk émit un grognement de dépit et alluma une cigarette.

*

Doc gara sa grosse voiture au coin de la rue

que Johnny lui avait indiquée. Non loin, un homme grand et maigre vendait des journaux sur le trottoir. Il portait des lunettes. Un des verres, celui de droite, était nettement plus épais que l'autre. En fait, ce verre était une loupe très puissante. L'homme avait perdu l'usage de son œil gauche pendant la guerre.

Le vendeur de journaux aperçut Doc et se dirigea vers lui.

– Ils sont toujours là-haut. Troisième étage, première porte à droite.

– Bravo, Johnny. Tu es armé ?

Johnny entrouvrit le paquet de journaux. Doc aperçut un petit pistolet. Il hocha la tête. C'était là une arme de son invention, particulièrement redoutable.

– Parfait. Attends-moi ici.

*

Doc s'arrêta au troisième. Une lumière

blafarde passait sous la porte qui retenait son attention. Il tendit l'oreille. Une voix demanda une cigarette.

Doc Savage plongea la main dans sa poche. Il en sortit un petit objet rond qui ressemblait à une grenade. Il attendit encore quelques instants. Puis, d'un grand coup de pied, il enfonça la porte. Il lança la grenade à l'intérieur. Il referma la porte et attendit de nouveau.

Après un moment d'affolement général, de cris et de bousculade, un silence de mort s'installa dans la pièce.

Après dix minutes, Doc entra tranquillement. La bombe avait fait son œuvre. Un gaz de grande puissance anesthésiante s'était répandu dans la chambre et les hommes étaient étendus un peu partout, sans connaissance.

Doc Savage les examina l'un après l'autre et fit une grimace de dépit.

Ben O'Gard n'était pas parmi eux.

Johnny apparut sur le seuil. Il avait jeté son paquet de journaux.

– Il y a une bonne prise, là-dedans ? demanda-t-il.

– Non, dit Doc. Du menu fretin. Il ne nous reste qu'à les remettre à la police. J'imagine qu'ils sont tous dûment fichés.

Ils répartirent les corps entre la voiture de Doc et celle de Johnny. La voiture de Johnny était une vieille guimbarde pour laquelle un garagiste n'aurait pas donné vingt dollars. Mais sous le capot il y avait un moteur très puissant qui entraînait la machine à près de deux cents à l'heure.

Arrivés au gratte-ciel, ils montèrent les prisonniers dans l'ascenseur spécial de Doc. Du fond du corridor, Doc entendit le rire de Ham.

Il poussa la porte de son appartement.

Monk était affalé dans un fauteuil et il se tenait la tête en poussant des grognements de douleur. Il avait du sang sur les doigts.

Doc aperçut sur le tapis l'objet qui avait frappé Monk. C'était un presse-papier massif.

Doc remarqua autre chose encore : Victor Vail avait disparu.

# VI

## *Les pendus*

– Que s'est-il passé ? demanda Doc.

– Pour commencer, il a reçu un coup de téléphone, dit Monk d'un air sinistre.

– Qui ?

– Victor Vail. Le téléphone a sonné et un type a demandé à parler au musicien. Vail n'a pas dit grand-chose à l'appareil. Mais il a écouté longtemps. Puis il a raccroché. Après un moment, on s'est mis à discuter à propos de ceux qui prétendent lire l'avenir dans les bosses du crâne. Il a dit qu'il y avait du vrai là-dedans et il a proposé de me tâter le crâne, pour voir.

– Et toi tu as donné dans le panneau ! ricana Ham. Et c'est alors qu'il t'a assommé avec ce presse-papier et qu'il a disparu !

– Tu n’étais pas là, toi ? demanda Doc à Ham.

– Non. Je suis arrivé au moment où Monk revenait à lui.

– Et vous n’avez aucune idée de ce qui a poussé l’aveugle à agir ainsi ?

– Aucune. À moins que le coup de fil y soit pour quelque chose...

– Tu ne sais pas qui était à l’appareil ?

– Un nommé Smith. Mais ça pouvait être un faux nom, aussi bien.

Monk tâta précautionneusement la bosse qu’il avait sur la tête.

– Voilà au moins une bosse qui en dit long sur tes capacités ! jeta Ham.

Doc Savage se dirigea vers le laboratoire. Il ignora les prisonniers qui ronflaient tranquillement par terre. Il fouilla dans le matériel remplissant les rayons et en sortit un appareil qui ressemblait à ce genre de vaporisateur qu’on utilise pour traiter les pommiers. Il l’emporta dans le bureau.

Monk et Ham ouvrirent de grands yeux. Ils n'avaient jamais vu cet engin.

– Qu'est-ce que... commença Monk.

Il n'acheva pas sa phrase. Des coups de feu éclatèrent soudain dans la rue. Doc se précipita à la fenêtre.

Une voiture était arrêtée au bord du trottoir. Deux mitraillettes crachaient le feu par les vitres.

De l'autre côté de la rue, des rafales nourries leur répondaient.

– C'est Long Tom et Renny ! cria Doc.

Le géant de bronze était déjà sur le palier. Johnny, Monk et Ham suivirent. Monk avait oublié l'énorme bosse qui ornait son crâne. Le groupe s'engouffra dans l'ascenseur ultra-rapide.

Arrivés en bas, Monk, Johnny et Ham sortirent les mitraillettes inventées par Doc et ouvrirent le feu.

Doc lui-même traversa rapidement le hall de l'immeuble et s'éclipsa par l'entrée de service. La fusillade continuait. On tirait maintenant de tous les côtés. Mais quelqu'un avait fait éclater les

lampes des réverbères et, grâce à l'obscurité, il ne semblait pas y avoir de victimes. Renny et Long Tom étaient protégés par la grosse voiture – c'était la voiture de Long Tom. Les opposants s'étaient barricadés derrière le coin d'un immeuble.

Doc traversa la rue. Une balle siffla à ses oreilles.

– C'est le type de bronze ! cria une voix rauque.

Cet avertissement avait suffi. Les bandits se précipitèrent vers une voiture qui attendait et qui les emporta à toute vitesse.

Un homme de taille moyenne et de faible corpulence vint à la rencontre de Doc. Il avait des cheveux blonds, des yeux clairs, et ne paraissait pas en très bonne santé. Long Tom, connu jadis sous le nom de major Thomas J. Roberts, était un as de l'électricité. Ce domaine n'avait pas de secret pour lui.

– Ces brutes ont troué ma voiture comme une passoire, grogna-t-il.

La grosse voiture – qui était en fait une voiture de course – était la fierté de Long Tom. Il l'avait équipée de toutes sortes de gadgets électriques, à commencer par un poste de télévision, capable de capter les émissions les plus lointaines.

Derrière Long Tom se dressa soudain une silhouette énorme. C'était Renny. Il paraissait presque aussi large que long. Un vrai mastodonte. Et des poings !

Renny était connu pour deux raisons. D'abord, sa réputation d'ingénieur avait franchi depuis longtemps les frontières des États-Unis. Ensuite, il était capable d'enfoncer une porte de bois d'un seul coup de poing.

Doc rassembla ses amis.

– Cette fusillade a au moins un bon résultat, dit-il. Elle m'éclaire sur un point qui m'intriguait. Je me demandais pourquoi De Rosa avait relâché Victor Vail. Mais maintenant je comprends. Ben O'Gard et De Rosa se combattent farouchement, dans un but qui nous demeure encore inconnu. Tous les deux veulent s'emparer de Victor Vail. De Rosa a mis la main sur l'aveugle et je crois

qu'il a obtenu ce qu'il cherchait – quelque chose qui se cachait sous les vêtements du musicien. Après quoi il l'a relâché pour qu'il serve d'appât afin que Ben O'Gard tombe entre les pattes des tueurs de De Rosa. C'est la bande de De Rosa que nous venons de rencontrer, il était là lui-même et ils vous ont pris pour des hommes de Ben O'Gard.

Après avoir donné cette explication des événements, Doc fit signe à Renny de le suivre à l'intérieur du gratte-ciel.

Les autres restèrent dehors. Il leur faudrait fournir des détails à la police sur ce qui venait de se passer. En effet, plusieurs cars arrivaient sur les lieux en actionnant leurs sirènes.

Mais les hommes de Doc n'auraient pas d'ennuis. Chacun d'eux était capitaine honoraire de la police de New York.

*

Doc entra dans son bureau et prit le

vaporisateur qu'il avait abandonné au moment des premiers coups de feu.

– Qu'est-ce que c'est que ce truc-là ? demanda Renny.

– Je vais t'expliquer, dit Doc.

Il montra du doigt une matière qui couvrait les dalles du palier. Étant de la même couleur que le pavement, elle était presque invisible.

– Tu vois ça ?

– Oui, dit Renny, mais je n'aurais rien vu si vous ne me l'aviez pas fait remarquer.

– J'ai eu la bonne idée de vaporiser cette matière devant la porte avant de quitter Monk et Victor Vail.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Enlève tes chaussures.

Intrigué, Renny s'exécuta. Doc fit de même.

L'homme de bronze dirigeait maintenant le vaporisateur vers le corridor. Avec un léger sifflement, un nuage de vapeur claire s'échappa de l'engin.

– Tu sens quelque chose ?

– Rien.

Doc dirigeait maintenant le jet vers la matière adipeuse qui couvrait le sol.

– Et alors ?

– Ph-e-w ! s’écria Renny avec une grimace de dégoût.

Doc entraîna Renny dans l’ascenseur.

– La matière collante et le contenu de ce vaporisateur créent une odeur insupportable quand ils se rencontrent. Ces produits chimiques sont si puissants que quiconque a marché dedans laisse derrière lui une trace qui peut être détectée pendant plusieurs heures. C’est pourquoi nous avons enlevé nos chaussures.

– Mais je ne vois pas...

– Nous allons suivre Victor Vail à la trace. Espérons seulement qu’il n’ait pas pris un taxi. Car dans ce cas il faudrait trouver un autre moyen pour le rattraper.

Mais Victor Vail n’avait pas pris de taxi. Il

était allé jusqu'au métro le plus proche.

– Il s'agit maintenant de trouver la bonne direction, dit Doc.

Ils essayèrent sept sorties de station. Enfin, à la huitième, la vapeur rencontra le produit chimique déposé par les semelles de l'aveugle. Ils sentirent l'odeur nauséabonde.

– Ça se dirige vers cette rue ! s'exclama Renny.

– À cette heure tardive il y avait peu de piétons dans le quartier.

– Ce qui m'épate, dit Renny, c'est qu'il ait pu trouver son chemin.

– Il a dû demander de l'aide... Qui refuserait d'aider un aveugle ?

Cinq minutes plus tard, les deux hommes s'arrêtaient devant une porte sur laquelle était écrit en grosses lettres :

*Dentiste*

– C'est là qu'il est entré, dit Renny.

C’était un quartier calme, résidentiel. Les maisons, séparées par des jardins, étaient vieilles et discrètes.

– Attends-moi ici, fit Doc.

Il contourna la maison et se dirigea vers la porte de derrière. Elle n’était pas fermée à clef. Doc se glissa à l’intérieur, traversa le vestibule à pas feutrés et alla ouvrir la porte de devant. Renny entra. Un silence menaçant remplissait la vieille demeure. Une seule pièce était éclairée.

– Autant profiter de l’effet de surprise, souffla Doc. À toi, Renny.

– O.K.

Renny prit son élan. Son poing énorme s’abattit comme une masse sur la porte qui vola en éclats.

Ils s’engouffrèrent dans la pièce. Renny brandissait un pistolet. Doc avait les mains vides.

L’horreur les cloua au sol.

Il y avait deux hommes dans la pièce. L’un était Victor Vail. L’autre, à juger d’après son tablier blanc, devait être le dentiste.

Tous les deux avaient une corde au cou et ils étaient suspendus à un grand lustre qui descendait du plafond.

# VII

## *La carte*

Le soleil s'était levé. Doc et ses compagnons s'étaient retrouvés dans le grand bureau du gratte-ciel. Ils avaient passé une nuit blanche, mais ils paraissaient frais et dispos.

Cinq minutes plus tôt, Doc était entré, suivi de Victor Vail et de Renny.

Doc était arrivé juste à temps pour sauver les deux hommes d'une mort horrible. Vail gardait la main sur son cou enflé.

Doc expliqua brièvement l'aventure de Victor Vail à ses amis.

– Le dentiste ne sait rien au sujet de cette bande. Quand il a ouvert la porte, il a été assommé.

– C'était Ben O'Gard ! l'interrompit Vail

d’une voix angoissée. Oh, monsieur Savage, quelle déception ! Je croyais qu’il était vraiment mon ami. J’avais confiance en lui. Quand il m’a appelé ici...

– C’était donc Ben O’Gard qui vous a téléphoné ? dit Monk.

En entendant la voix de Monk, Vail se confondit en excuses.

– Comment me pardonnerez-vous jamais cette erreur que j’ai commise, balbutia-t-il. Ben O’Gard m’avait longuement expliqué que vous m’empêcheriez par tous les moyens de le voir et je l’ai cru. Je sais que j’ai fait une folie, mais j’avais confiance en lui. Ne m’a-t-il pas sauvé deux fois la vie ? Il m’a demandé de le rejoindre, et c’est pourquoi je vous ai frappé...

– N’y pensez plus, grogna Monk.

– Mais pourquoi Ben O’Gard s’est-il attaqué à un dentiste – voilà qui me paraît bizarre, intervint Renny.

Doc eut un léger sourire.

– C’est très simple. Ben O’Gard voulait

utiliser ses rayons-X.

– Des rayons-X ? Pourquoi des rayons-X, bon sang ?

– Je t'expliquerai ça dans une minute. Mais je voudrais d'abord savoir ce que Ham a appris au sujet de l'*Océanic*.

– Selon les informations en provenance d'Angleterre, l'*Océanic* est considéré comme perdu en mer, expliqua Ham. Et il n'est fait nulle mention des régions polaires.

– Ça ne m'étonne pas, remarqua Doc.

– Mais ceci vous étonnera sûrement : à bord de l'*Océanic* il y avait pour cinquante millions de dollars d'or en barres et de diamants.

Un murmure de stupéfaction fit le tour de la pièce.

– Voilà l'explication, dit Doc sèchement.

– Quelle explication ?

– Voilà ce qu'il y a derrière toute cette histoire. Les enfants, venez avec moi dans le laboratoire. Je vais vous faire voir quelque chose.

Très excités, ses amis l'entourèrent.

Doc exhiba plusieurs grandes photographies, c'étaient les radios qu'il avait prises lors de l'examen qu'il avait fait subir au violoniste. Il n'avait pas encore eu le temps de les regarder.

– Sainte mère ! cria Renny à la vue d'une des radios.

– Voilà, dit Doc. Il y a quinze ans, lorsque Vail était sous l'action d'un anesthésique, on a tatoué une carte sur son dos à l'aide d'un produit chimique dont la présence ne pouvait être révélée que par des rayons-X d'une certaine intensité.

– Vous voulez dire, s'exclama Victor Vail, que pendant toutes ces années j'ai promené une carte sur mon dos ?

– Exactement.

– Mais qu'est-ce que c'est que cette carte ?

– Elle indique le lieu où le navire s'est échoué, quelque part au fond des régions arctiques.

Pendant quelques minutes, les hommes examinèrent la carte.

– Mais pourquoi m’a-t-on laissé aller et venir librement pendant tout ce temps ? demanda l’aveugle de plus en plus stupéfait.

– Vous vous souvenez de ce fameux cliquetis dont vous m’avez parlé ? Vous étiez suivi. Ensuite, j’ai peut-être une explication. C’est à cause du trésor qui se trouvait à bord que Ben O’Gard et De Rosa se sont mutinés, et ils ont probablement supprimé tous ceux qui se sont opposés à eux.

– Les assassins ! gémit Victor Vail en se couvrant le visage de ses mains. Ma pauvre femme... ma pauvre petite fille...

– Ce n’est qu’une supposition, s’empressa d’ajouter Doc. Si ces deux individus désirent à tout prix consulter la carte, c’est qu’ils sont convaincus que le navire se trouve toujours au même endroit. Et cela prouve aussi qu’ils sont les seuls survivants.

– Alors si De Rosa a voulu s’emparer de moi et me soustraire à Ben O’Gard, c’était pour avoir accès à la carte ?

– Bien sûr. Et c’est pour cette raison que les deux bandes n’ont jamais cessé de se combattre farouchement, chacune essayant d’anéantir l’autre pour avoir les mains libres et s’emparer du trésor.

– Je m’étonne quand même, dit Monk, qu’ils n’aient pas emporté le trésor dès le début.

– C’était impossible, assura Victor Vail. Nous étions déjà très contents d’avoir la vie sauve, et il n’était pas question de transporter autre chose que de la nourriture.

– En somme, intervint Ham, Ben O’Gard aussi bien que De Rosa sont maintenant en possession d’une copie de cette carte.

Doc regarda ses hommes un à un d’un air interrogateur. Dans les yeux de chacun il lut la même réponse, le même goût de l’aventure qui les attendait.

– Mes amis, conclut l’homme de bronze, ces fripouilles n’ont aucun droit à ce trésor. Nous allons les prendre de vitesse, et essayer de restituer cette somme fabuleuse à ceux à qui elle

appartient.

Il y eut un moment de silence, puis les hommes laissèrent soudain éclater leur joie. Ils se donnaient de grandes claques dans le dos en poussant des cris de guerre. Ils allaient au-devant de nouvelles aventures et c'était là une des choses importantes qu'ils attendaient de la vie.

*

Avant la fin de la journée, Doc Savage avait opéré les yeux de Victor Vail.

Il avait pratiqué cette délicate intervention dans le meilleur hôpital de New York. Des spécialistes étaient venus de tous les coins des États-Unis pour assister à l'opération. Car Doc allait tenter ce qu'aucun médecin n'avait osé jusque-là. Et les médecins furent les témoins bouleversés d'une maîtrise souveraine dans l'art d'opérer. Ils en garderaient toute leur vie le souvenir ému.

Victor Vail allait recouvrer la vue !

*

Le lendemain matin, Ham, très excité, pénétra dans le bureau de Doc.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Doc.

– Regardez ça.

Ham déploya un journal sous les yeux de l'homme de bronze. On pouvait y lire l'article suivant :

*Voulez-vous acheter un sous-marin pour participer à une expédition polaire ? Il y en a un à vendre. Le capitaine Mac Cluskey a annoncé ce matin qu'il cherchait un acquéreur de parts pour l'expédition qui doit le mener sous les glaces polaires. Il s'agit du sous-marin* Helldiver, *complètement équipé et prêt au départ. Mais il semble que le capitaine manque des fonds nécessaires...*

L'article ajoutait que le sous-marin était à quai à New York et que le capitaine se trouvait à bord.

– Qui est ce capitaine Mac Cluskey ? demanda Ham.

Doc secoua la tête.

– Je n'en ai pas la moindre idée. Et je n'ai jamais entendu parler de ce projet d'expédition sous le pôle.

– Évidemment, ce sous-marin nous conviendrait parfaitement, dit Ham. Mais je trouve assez bizarre qu'il fasse surface à ce moment précis.

Doc sourit.

– On peut toujours aller voir. Qu'est-ce qu'on risque ?

Les deux hommes quittèrent le bureau et prirent le premier taxi qui se présentait. Doc donna l'adresse du quai où était amarré le *Helldiver*. Les rues regorgeaient d'employés qui se rendaient à leur travail. Le taxi se dirigea vers des quartiers populaires où les commerçants étaient en train de disposer leur marchandise sur les trottoirs.

Soudain Ham sentit un coup de coude ; c'était

Doc :

– Écoute ! lui dit-il.

Ham tendit l'oreille pendant une bonne minute. Soudain il perçut un léger cliquetis, comme si quelqu'un jouait avec des dés.

– Tu te souviens du bruit de dents s'entrechoquant, dont avait parlé Vail ?

Ham n'eut pas le temps de répondre.

Le chauffeur, en prenant soin de cacher son visage, venait de lancer par-dessus son épaule plusieurs petits objets ronds. Ils étaient semblables aux petites boules anesthésiantes que Doc avait utilisées pour combattre la bande de Ben O'Gard.

Doc voulut se redresser. Trop tard. L'homme de bronze et son compagnon s'affaissèrent sur les coussins, inanimés.

Ils n'avaient même pas eu le temps de voir le visage du chauffeur.

# VIII

## *Les parois de la mort*

Ham se redressa en gémissant. La voix calme de Doc lui parvint.

– Il fait noir comme dans un four, ici ! Et quant à savoir où nous sommes – on dirait une chambre-forte !

– Quel cauchemar j'ai fait...

– C'est l'effet de l'anesthésique. Je pense que nous avons été sans connaissance pendant deux heures. C'est le temps habituel pour une dose.

Ham se tâta les membres.

– Dites donc ! Mais je suis en sous-vêtements !

– Moi aussi. Ils nous ont pris nos vêtements. J'ai même l'impression qu'ils nous ont peigné les

cheveux. Et ils ont vidé complètement cette pièce, à l'exception d'une bougie et de quelques allumettes.

– Alors, allumons-la, suggéra Ham.

– Surtout pas ! C'est probablement ce qu'ils attendent.

– Hein ?

– Une flamme pomperait aussitôt le peu d'oxygène qu'il y a dans cette pièce et nous aurions vite fait de suffoquer.

– Vous voulez dire que ce caveau est étanche ?

– Oui, et insonorisé.

Ham tendit l'oreille. Il n'entendait que les battements de son cœur. Il ne put s'empêcher de frissonner.

– L'air doit être drôlement vicié, murmura-t-il.

– En effet.

Doc éclata soudain de rire.

– Vous trouvez notre situation comique ? s'étonna Ham.

– En fait, Ham, j'ai attendu que tu veuilles bien te réveiller pour qu'on s'en aille d'ici !

Ham poussa un soupir de soulagement.

– Comment allons-nous nous y prendre, Doc ?

– Nos ennemis n'ont sûrement pas pensé à compter mes dents. Ils ne savent pas que de chaque côté de ma mâchoire supérieure il y a une dent de sagesse supplémentaire. Ces dents sont fausses et elles contiennent deux produits chimiques qui, lorsqu'ils sont mélangés, forment un explosif très puissant.

Doc se leva et se mit aussitôt au travail. À l'aide de la bougie, il fit pénétrer l'explosif dans la fente de la porte, à hauteur de la serrure.

– Mets-toi à l'abri dans un coin, Ham.

– Comment allez-vous faire exploser cela ?

– Ça explose de soi-même, quatre minutes après que les deux produits se soient rencontrés.

Les deux hommes se réfugièrent dans les coins les plus éloignés de la porte.

– Ça va être le moment, souffla Doc. Ouvre

vite la bouche toute grande pour égaliser la pression sur les tympans. Il ne s’agit pas qu’ils se rompent !

Whh-a-m !

L’air comprimé les projeta violemment contre les parois métalliques. Ham perdit connaissance. Doc se précipita vers la porte et réussit à l’écarter d’un demi-mètre. C’était suffisant. Il chargea Ham sur ses épaules, franchit l’ouverture et traversa deux pièces vides.

Ham revint à lui quelques minutes plus tard dans une grande pièce nue qui lui parut être le vestibule d’une banque désaffectée.

À travers les vitres sales, il aperçut la rue et des passants. Doc entraîna Ham vers la porte qui était verrouillée. Elle ne résista pas longtemps à la poussée de l’homme de bronze. Les deux hommes se retrouvèrent dans la rue et se jetèrent dans un taxi. Ils demandèrent à être conduits au commissariat le plus proche. Là, Doc fut reconnu aussitôt par le commissaire qui s’empressa de leur fournir des vêtements.

*

Vingt minutes plus tard, Doc se trouvait sur l’embarcadère et contemplait le sous-marin du capitaine Mac Cluskey. Le submersible ressemblait à un gros cigare métallique. Il paraissait en parfait état de marche et doté des derniers perfectionnements techniques. La coque était équipée de longues barres ressemblant à des rails de chemin de fer, Ces rails faisaient office de patins à glace, et permettaient au sous-marin de glisser sous la banquise arctique. L’antenne radio, déployée, était escamotable. Un bout-dehors en acier, de la taille d’un poteau télégraphique, protégeait la proue, Les hélices et le gouvernail étaient protégés des blocs de glace par une cage d’acier.

Doc sauta à bord.

Une grosse tête de loup de mer se dressa hors de l’écoutille. L’homme ressemblait à Monk. Il était, si possible, encore plus carré et plus

costaud.

– Qu’est-ce que vous faites à bord de mon navire ? gronda une voix caverneuse.

– Je cherche le capitaine Mac Cluskey, dit Doc.

– C’est moi ! Et si vous êtes un de ces curieux qui n’arrêtent pas de défiler ici depuis que cet article a paru, vous feriez bien de prendre le large tout de suite !

– Si on jetait un coup d’œil à votre navire, répondit Doc sans s’émouvoir.

Le capitaine lissa ses grosses moustaches d’un air étonné.

– Vous êtes vraiment intéressé ?

– Oui – si votre engin répond à nos besoins.

– Alors descendez ! Je vais vous faire visiter l’intérieur.

Pendant une heure, Doc examina le submersible de fond en comble. Puis il remonta sur le pont avec le capitaine. Il était satisfait.

– Il faudra environ deux cent mille dollars

pour vous tirer d’affaire, dit-il. Je mets cette somme à votre disposition, mais à une condition.

– Quelle condition ? grogna le capitaine, qui n’était pas encore revenu de son étonnement.

– Pendant les deux premiers mois, c’est moi qui dirigerai l’expédition. Je désire parvenir jusqu’à un certain point des régions arctiques et mettre en sûreté la chose que je recherche.

– La *chose* que vous recherchez ? Que voulez-vous dire ?

– Ça, c’est mon affaire, capitaine. Le but de notre expédition vous sera révélé en temps voulu. Mais je peux vous assurer qu’il n’est en rien contraire à la loi.

Le capitaine réfléchit longuement avant de décider :

– Eh bien, d’accord ! Je naviguerai pendant deux mois sous vos ordres. Mais dites-vous bien que si je découvre quelque chose de louche, je vous mettrai aux fers à l’instant même !

– Très bien.

– Je suis un honnête homme, vous

comprenez ? Il y a longtemps que je rêve de faire cette expédition et de faire parler un peu de moi avant de disparaître...

– Je vous comprends parfaitement. Et mon projet ne vous empêchera aucunement de réaliser vos désirs. En outre, mon nom ne sera en aucune façon lié à votre exploit. La gloire vous en reviendra totalement.

Le capitaine était très ému.

– Vous êtes un chic type, je vois cela ! Mais il reste un point à discuter.

– Quoi ?

– Mon équipage. Ce sont des braves, mais des durs, des vrais, et pas très faciles à vivre. Vous m'avez dit que vous ameniez cinq hommes à vous. D'accord, si ce ne sont pas des lavettes. Vous me comprenez ?

Doc eut un léger sourire.

– Sur ce point, vous n'avez rien à craindre, capitaine !

– Alors tout ira bien, grogna l'autre d'un air très satisfait.

– Encore une chose, dit Doc. Je voudrais apporter quelques changements à ce sous-marin. À mes frais, bien entendu.

Le capitaine fronça les sourcils.

– Quels changements ?

– Je veux améliorer l'équipement radio, en vue du repérage des icebergs. Je veux aussi un petit hydravion démontable et de meilleurs scaphandres.

Le visage du capitaine s'éclaira.

– Bon sang ! Vous connaissez votre affaire, vous ! Ça prendra combien de temps ?

– Deux semaines.

# IX

## *Un équipage redoutable*

Les deux semaines étaient passées.

Le *Helldiver* avait pris la mer et se dirigeait vers le nord. Il n'avait pas tardé à rencontrer une forte tempête et rien n'est aussi éprouvant que les réactions d'un sous-marin aux flots déchaînés. Chaque lame soulevait le navire, le secouait et l'attirait ensuite vers le fond en se jouant de lui avec une force démoniaque.

À l'intérieur du submersible, l'air était lourd et oppressant.

– J'ai fait un drôle de rêve, cette nuit, annonça soudain Long Tom d'un air ambigu.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Doc qui connaissait les sous-entendus de son compagnon.

– Moi aussi, j'ai eu un cauchemar, intervint Monk, qui avait le mal de mer. J'ai rêvé que j'étais Jonas et que la baleine m'avait avalé !

– La ferme ! grommela Long Tom. Vous savez ce que j'ai vu dans mon rêve ? Quelqu'un qui se penchait sur moi ! Et j'ai entendu une sorte de cliquetis, comme un bruit de dés.

Une lueur inquiétante s'alluma dans les yeux de Doc.

– Tu parles sérieusement, Long Tom ?

– J'ai l'air de blaguer ? J'ai attrapé le type par les cheveux et voilà ce qui m'est resté dans les mains !

Long Tom sortit quelque chose de sa poche. C'était une perruque noire.

– Tu as vu son visage ?

– Non. Il faisait nuit et il a disparu avant que je puisse me lever.

Doc réfléchit.

– Mes amis, ceci est sérieux. Le tueur de Ben O'Gard est à bord, et nous ne connaissons pas

son visage.

– On devrait pouvoir le découvrir à présent, dit Monk. Il n'y a qu'à repérer le type dont les cheveux ont changé de couleur !

– C'est ce que j'ai essayé de faire ce matin, répondit Long Tom, mais sans résultat. Personne n'a changé de couleur de cheveux. Et il y a autre chose encore que je ne vous ai pas dit. Cet individu brandissait un couteau.

Long Tom quitta ses amis d'un air renfrogné. Il s'occupa de la radio de bord. Il avait conçu une radio si puissante qu'il pouvait appeler les coins les plus reculés du monde, alors même que le sous-marin était en plongée.

Monk se retira dans la cabine où il avait rassemblé ses produits chimiques. Il avait mis au point de nombreuses décoctions dont la plus remarquable était un produit qui dissolvait instantanément toute formation de glace au-dessus du sous-marin. Le *Helldiver* ne risquait pas d'être coincé !

Renny, l'ingénieur, servait de navigateur. Il

dressait régulièrement des cartes. Le *Helldiver* allait traverser des régions arctiques inexplorées et les cartes de Renny seraient désormais très précieuses pour les géographes.

Ham, lui, s'occupait des questions juridiques concernant la traversée des eaux territoriales.

Vers midi, Ham se mit à la recherche de Doc. Il était très excité.

– Bonne nouvelle, Doc ! Long Tom vient de recevoir un message radio de New York.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Victor Vail a quitté l'hôpital ce matin. Il a recouvré la vue ! Il voit comme vous et moi !

*

La violence des vagues eut tôt fait de rejeter Ham dans les entrailles graisseuses du sous-marin.

– J'ai l'impression d'être imprégné d'huile de machine à force de respirer cette atmosphère

confinée, se plaignit-il à Monk.

Mais celui-ci était occupé à mettre au point une substance capable de produire de la chaleur pendant plusieurs heures : dans le voisinage du pôle, cela leur viendrait bien à point s'ils devaient faire une sortie. Monk ne voulait donc pas être dérangé.

– Va donc mâcher une couenne de lard et laisse-moi tranquille !

Ham suffoqua d'indignation. Depuis plusieurs jours, Monk n'arrêtait pas de le charrier et il avait vainement chercher un moyen de lui rendre la monnaie de sa pièce. Il était trop avisé pour lui faire ravaler ses moqueries à coups de poings. Même un grizzly y aurait regardé à deux fois avant de s'en prendre à Monk.

Ham sortit en maugréant. C'est alors qu'un bruit de lutte lui fit presser le pas avec curiosité.

Un membre de l'équipage du *Helldiver* vint s'étaler sur le sol grillagé de la salle des machines. C'était un graisseur, un colosse, au moins aussi impressionnant que Monk. En voyant

ses airs de dur, Ham avait déjà songé à susciter une bagarre entre lui et Monk, histoire de se divertir un peu.

Mais l'homme était à présent étendu sur le dos, les lèvres en sang. Devant lui se dressait l'énorme silhouette de morse du capitaine Mac Cluskey.

– Je suis capable de rosser n'importe qui sur ce bateau ! criait le capitaine. Et je tords le cou au prochain que je surprends à bâcler son travail. Debout, toi ! Et tâche de graisser un peu mieux ces moteurs.

De toute évidence, Mac Cluskey menait son équipage comme au bon vieux temps de la marine à voile !

Ham raya mentalement le graisseur de sa liste des adversaires potentiels pour Monk. Il s'adressa au capitaine.

– J'aime vos méthodes, dit-il d'un ton flatteur.

– Il n'y a qu'elles qui marchent, mon petit gars ! beugla le morse.

Ham se crispa en s'entendant appeler « mon

petit gars », mais il ne se départit pas de son sourire mielleux.

– Je crains fort que vous n'ayez des problèmes avec quelqu'un sur ce navire, dit-il comme s'il voulait le mettre en garde.

– Ah oui ? Avec qui ? gronda le capitaine.

– Cette espèce de babouin velu qu'on surnomme Monk, répondit Ham.

– Je l'aurai à l'œil, déclara le morse d'un air menaçant. Au premier faux pas, je lui arrache les poils, moi !

Ham retourna dans la cabine de Monk, l'œil brillant d'une lueur malicieuse.

Monk l'accueillit par un grognement de cochon parfaitement imité que Ham ne releva même pas.

– Le capitaine dit que tu as intérêt à filer doux si tu ne veux pas qu'il t'arrache tous tes poils roux, déclara-t-il.

– Ah ouais ? dit Monk en se levant. Eh bien je vais aller lui dire ce que je pense des gens qui cassent du sucre sur mon dos.

Il sortit en se contorsionnant pour faire passer son large corps par la porte de sa cabine.

Ham le suivit. Même pour mille dollars, il n'aurait pas manqué ce qui allait se passer.

*

Monk trouva le capitaine Mac Cluskey au mess. Les deux colosses se dévisagèrent. La perspective d'une bagarre faisait scintiller les petits yeux de Monk. L'autre soufflait bruyamment à travers les poils crochus de sa moustache de morse.

– Écoutez, vieux ! commença Monk d'une voix doucereuse. Je n'aime pas beaucoup qu'on...

Sans même le laisser finir, le morse lui envoya un coup qui claqua comme une détonation.

Monk, pris par surprise, fut projeté en arrière comme un boulet de canon.

Il alla heurter Ham, qui se tenait derrière lui. Cela lui évita de tomber, mais Ham, lui, bascula

contre la cloison de métal, la tête la première, et perdit connaissance.

C'était sans doute la pire chose qui pouvait lui arriver, car il fut frustré de la suite du spectacle. Il lui faudrait plusieurs jours pour se remettre de cette déception.

Monk se mit à sauter comme un singe en poussant des hurlements. Cela lui remit les idées en place. Il se rua sur son adversaire.

Le morse l'accueillit par un coup de pied dans l'estomac. Monk se plia en deux et roula sur le sol. L'autre bondit pour se jeter sur lui mais se heurta aux pieds de Monk, propulsés avec violence vers son visage.

McCluskey fut renvoyé en l'air et retomba lourdement. Il cracha trois dents et se releva. Monk lui décocha un coup de poing qui fit voler deux autres dents.

Le morse revint à la charge, bien décidé à arracher l'oreille gauche de Monk avec les quelques dents qui lui restaient, mais Monk l'en empêcha en empoignant à pleines mains sa vaste

panse et en tirant comme s'il voulait l'ouvrir en deux.

Debout, au corps à corps, ils échangeaient des coups de poings et de pieds.

C'était un combat de titans, d'une incroyable sauvagerie. Sur un ring, un tel spectacle aurait rapporté un million de dollars de recettes, mais les ligues bien-pensantes l'auraient fait interdire.

Et le pauvre Ham, qui dormait misérablement, se serait arraché un bras plutôt que de rater ça.

Le capitaine Mac Cluskey réussit à placer un coup de poing qui rejeta le crâne de Monk contre la paroi d'acier.

Monk s'affaissa, assommé.

Le morse s'apprêtait à bourrer de coups de pieds son corps inanimé quand Renny arriva en courant et le saisit par le bras.

– Vous l'avez battu, grommela-t-il. Pas la peine de vous acharner sur lui !

Renny voulait simplement éviter à Monk quelque dommage sérieux. Son intervention pacifique reçut l'accueil habituel : un coup de

poing l’envoya au sol.

*

Le combat repartait de plus belle. Renny était presque aussi lourd que Monk. C’était aussi un boxeur de première force, dont les énormes poings avaient fait voler en morceaux d’innombrables portes.

Il se redressa et décocha un direct du gauche qui aboutit sur le nez de Mac Cluskey.

Le morse poussa un rugissement assourdissant. Il s’élança et, au terme d’un bond acrobatique, atterrit à pieds joints sur l’estomac de Renny.

L’air fut chassé de ses poumons avec une telle violence qu’il faillit lui emporter les dents au passage. Renny s’effondra.

Le capitaine Mac Cluskey se précipita pour la curée, mais Renny, d’un crochet bien placé, lui aplatit proprement l’oreille.

Alors une chose étrange se produisit.

Mac Cluskey se redressa aussi calmement que s'il quittait la table à la fin d'un repas et se dirigea vers la porte. Il marchait d'un pas hésitant, c'est vrai, mais il semblait avoir tout oublié de la bagarre.

Le coup l'avait sonné.

La mémoire lui revint avant qu'il eût quitté le mess, néanmoins. Il pivota en hurlant et se rua sur Renny.

Un premier coup de poing replia le morse comme un canif, et un second lui écrasa l'autre oreille.

Mac Cluskey recula en chancelant et s'affala sur une banquette. L'instant d'après, il revenait à la charge.

C'était une force de la nature, ce morse !

Les coups se remirent à pleuvoir. Renny en reçut un au menton. Il fut étourdi un instant, mais c'était un instant de trop. Une autre châtaigne vint parachever le travail et Renny subit l'un des rares K.O. de sa carrière.

Le gigantesque capitaine Mac Cluskey fit deux pas vers la porte. Puis il laissa échapper un profond soupir et, tournant sur lui-même comme un chien qui s'apprête à se coucher, il s'effondra pour de bon.

Ham revint à lui peu de temps après que l'on eut soigné les combattants. Il en fut si déçu qu'il se traîna sur le pont pour mêler ses larmes aux embruns.

*

Entre-temps, Doc Savage avait commencé ses propres investigations. Il avait décidé de faire plus ample connaissance avec les membres de l'équipage. Avec chacun – c'était là encore un signe de ses vastes connaissances – il trouvait un sujet de conversation adéquat.

En fait, Doc essayait de repérer l'individu dont les dents faisaient ce bruit inquiétant.

Mais, à la surprise de Doc, les matelots se dérobaient et se refusaient à parler franchement.

Certains même tentèrent d'apprendre pour quelles raisons Doc et ses hommes participaient à l'expédition.

Un homme en particulier était plus curieux que les autres. C'était un graisseur, qu'on appelait Dynamite Smith.

– Ça se trouve où exactement, ce que vous cherchez ?

– Ce que je cherche ? dit Doc d'un air innocent.

– Oui... Mes copains et moi on a comme une idée que vous êtes à la recherche de quelque chose. Vous avez une carte où l'endroit est marqué ?

– Qu'est-ce qui vous fait croire tout cela ?

– Rien... Je vous disais ça comme ça... murmura Dynamite Smith en tournant les talons.

Il était évident que l'homme en savait plus long qu'il ne laissait voir. Qu'est-ce qui se tramait parmi les membres de l'équipage ? Tout cela ne plaisait guère à Doc.

– Je parie que ce type qui claque des dents est

en train d'envenimer l'atmosphère, conclut-il.

Soudain inquiet, Doc décida de vérifier s'il était toujours en possession de la carte du trésor.

Elle avait disparu ! On l'avait volée !

*

Quelques jours passèrent sans incidents. Le *Helldiver* longeait à présent une région désertique au nord du Groenland. Ici et là d'énormes icebergs se dressaient au-dessus des eaux. Le submersible se taillait un passage à travers de minces couches de glace. Là où la glace devenait infranchissable, le sous-marin plongeait et passait en-dessous.

Le navire se comportait admirablement et le capitaine Mac Cluskey, après quelques accrochages au début du voyage, s'entendait très bien à présent avec les compagnons de Doc. Ils s'étaient mesurés du regard pendant un certain temps et ils avaient décidé qu'il valait mieux en rester là.

Doc n'avait toujours pas découvert l'individu qu'il cherchait, et la carte n'avait pas été retrouvée. Mais l'homme de bronze ne s'en faisait pas trop à ce sujet. Il connaissait par cœur tous les détails de cette carte.

Doc avait cru remarquer que Dynamite Smith, le graisseur, se droguait régulièrement. Il en toucha un mot au capitaine.

– Oui, je sais, répondit celui-ci. Mais ça n'a pas l'air de lui faire du tort. Depuis des années, il se calme de cette manière. Ça vaut peut-être mieux ainsi.

Doc n'était pas de cet avis, mais il n'insista pas.

Long Tom restait en contact radio avec Victor Vail. Il lui signalait chaque jour leur position. Le musicien témoignait d'un intérêt très vif pour le déroulement de l'expédition. Il désirait être tenu au courant à un mille près de leur position. Ce souci intriguait quelque peu Doc Savage.

Là où ils étaient, le soleil ne se couchait jamais. Ils avaient oublié la nuit.

Cependant, une tension étrange s'installa à bord du sous-marin. L'équipage se réunissait par petits groupes dans des conciliabules qui cessaient dès que Doc ou le capitaine s'approchaient.

– Ça ne me dit rien qui vaille. Je m'attends à des ennuis graves, confia Mac Cluskey à Doc.

Jour après jour, le sous-marin s'enfonçait plus avant dans les régions polaires. Par deux fois, ils restèrent en plongée pendant plusieurs heures.

Ils n'étaient plus qu'à une centaine de milles de l'endroit où, selon la carte, s'était échoué l'*Océanic*.

Parmi l'équipage, la tension augmentait sans cesse.

– Il va y avoir de la bagarre, dit Doc à ses amis. Une partie de l'équipage sait ce que nous cherchons. Et notre carte est en sa possession. Quant au type qui fait ce cliquetis, ça fait des jours et des jours que je dresse l'oreille. Il ne les a pourtant pas mangées, ses dents.

*

Le *Helldiver* poursuivait sa route. Ils traversaient maintenant une région inexplorée. Tout au plus avait-elle été survolée en avion.

Ce soir-là, Doc se retira en se disant que le lendemain ne manquerait pas d'apporter du nouveau.

Et en effet !

Doc fut réveillé par l'irruption soudaine de Johnny dans sa cabine. Johnny était hors de lui.

– Renny ! Monk ! Ils ont disparu ! Ils montaient la garde sur le pont et ils ont disparu !

# X

## *Abandonnés !*

En deux secondes, Doc se trouvait dans le poste de commande.

– Virez de bord !

Sa voix puissante dominait le grondement des moteurs.

Le timonier fit tournoyer la barre.

– En avant, toute ! hurla Doc.

Le capitaine Mac Cluskey sortit de sa cabine en se frottant les yeux. La voix de Doc l'avait réveillé.

– Qu'est-ce que c'est ? Pourquoi vire-t-on de bord ?

– Deux de mes hommes ont disparu. On fait demi-tour !

Le capitaine monta sur le pont et redescendit aussitôt les mains bleues de froid.

– C’est inutile ! cria-t-il. Le vent souffle en tempête ! Si vos hommes sont tombés à l’eau, ils sont perdus !

Mac Cluskey saisit le porte-voix qui communiquait avec la chambre des machines et hurla à son tour :

– Réduisez la vitesse ! Cours normal !

Puis, au timonier :

– Et toi, demi-tour. Remets le cap vers le nord.

Doc Savage se dressa soudain devant le capitaine comme une vivante statue de bronze.

– Annulez cet ordre !

Devant l’aspect menaçant de Doc, le capitaine hésita, puis il se reprit.

– C’est moi le capitaine de ce sous-marin ! Je vous dis qu’ils sont perdus, vos hommes ! C’est pas la peine de rebrousser chemin.

– Annulez cet ordre ! répéta Doc. Nous les retrouverons, morts ou vifs, même si nous devons

passer tout l'hiver ici !

– Je vais vous faire voir qui commande ce navire ! cria le capitaine.

Il voulut prendre Doc à la gorge. Mais il connut alors la surprise de sa vie. Sa main fut arrêtée en plein vol et saisie dans des doigts d'acier. Un moment, le capitaine crut qu'elle avait été coupée. Il leva l'autre main et n'eut même pas le temps de l'abaisser. La poigne de fer l'enserra avec une telle force que des gouttes de sang jaillirent au bout des doigts.

Le capitaine hurla de douleur. Il était comme un enfant dans les serres d'un aigle. Puis il reçut un coup sur la tête et tomba comme une masse.

*

Le sous-marin se frayait un chemin à travers les blocs de glace, fouillant la mer dans tous les sens, tournant en rond, revenant en arrière. Parfois de gros glaçons balayaient le pont et Doc et ses hommes devaient alors se réfugier

hâtivement à l'intérieur.

Ils fouillaient les environs depuis cinq heures et il n'y avait toujours aucune trace de Monk et de Renny.

Doc sortit une nouvelle fois sur le pont et parcourut l'horizon avec de puissantes jumelles. Toujours rien !

Mais le submersible atteignit enfin une étendue d'eau dégagée de glaçons. C'est ce que Doc attendait.

– Apprêtez l'hydravion ! ordonna-t-il.

L'équipage se rassembla sur le pont d'un air maussade. La tension parmi les matelots avait encore augmenté ; pourtant ils n'osaient pas désobéir à l'homme de bronze. Ils savaient ce qui était arrivé au capitaine.

On dressa un plateau métallique et un bras rabattable fut mis en position. Le petit hydravion sortit lentement des profondeurs du sous-marin. Doc lui-même entreprit de le mettre en état de vol.

Cependant le capitaine était apparu sur le pont.

Doc lui lança un regard qui le fit reculer d'un pas, malgré lui. Mac Cluskey hésita, puis grommela quelque chose qui ressemblait à une offre de paix.

Doc attira ses hommes à l'écart.

– Gardez la main sur vos revolvers. Je crois que Mac Cluskey se tiendra tranquille, mais faites bien attention à l'équipage.

Doc eut du mal à se carrer dans la cabine de pilotage du petit avion. Après quelques essais infructueux dus au froid, le moteur se mit à crachoter. Doc le fit chauffer un moment, puis poussa les gaz à fond. L'appareil bondit sur les flots en faisant jaillir une gerbe d'écume, et s'éleva brusquement dans les airs. Il se mit à décrire des cercles de plus en plus grands. À cette hauteur la brume était plus épaisse et Doc ne voyait pas grand-chose. Son cœur se serra. Monk et Renny semblaient bien être définitivement perdus.

Après une heure de vaines recherches, Doc se posa à côté du sous-marin. Dans un silence de mort, l'équipage hissa le petit appareil à bord et

le démonta à nouveau.

*

– Des silhouettes en vue à tribord ! hurla le capitaine.

Plein d'espoir, Doc Savage bondit sur le pont. Hélas, il ne s'agissait que d'un troupeau de morses endormis sur un iceberg.

– Il nous faut de la viande fraîche, dit le capitaine. C'est rare de les rencontrer si loin au Nord, il faut en profiter. Je vais mettre des embarcations à l'eau. Vous venez avec nous !

Doc accepta. Il conseilla à ses amis de l'accompagner.

– Ça leur changera les idées, dit-il.

Quelques matelots étaient de la partie. Deux kayaks furent mis à l'eau, ainsi qu'un umiak, embarcation légèrement plus grande.

Doc descendit rapidement au fond du sous-marin. Il disparut pendant dix bonnes minutes.

Quand il réapparut, il portait sur l'épaule un grand paquetage.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda le capitaine, intrigué.

Doc ne répondit pas et prit place dans un kayak.

Le bord de l'iceberg près duquel dormaient les morses se dressait à pic hors de l'eau. Il était impossible d'v aborder. Les chasseurs décidèrent de contourner la banquise. Ils débarquèrent de l'autre côté et hissèrent les canots sur la glace.

Le capitaine et les matelots ouvraient la marche. Doc et ses compagnons suivaient. L'homme de bronze portait toujours son sac.

Le sol de la banquise était très accidenté et tous progressaient péniblement.

Doc s'aperçut que Mac Cluskey et ses matelots avaient pris de l'avance. Trop tard. Ils firent brusquement volte-face et épaulèrent leurs fusils.

– Tuez-les tous ! hurla le capitaine.

Mais Doc était sur ses gardes. Avant que la

première salve partît, il poussa ses compagnons à l'abri d'un monticule.

– Nous sommes entre le gang et les canots ! cria Doc. C'est toujours ça. On va essayer de leur couper la route !

Doc découvrit une crevasse dans le sol. Il y enfouit son sac et le recouvrit de morceaux de glace qu'il cassa à coups de poing.

– Il faut les liquider ! tonna le capitaine, déchaîné.

– On dirait qu'ils ne cherchent pas à atteindre les canots avant nous, s'étonna Doc.

Une nouvelle rafale déchira l'air et des fragments de glace retombèrent sur Doc et ses amis.

Ham se redressa le temps d'une seconde et tira. On entendit un hurlement, un matelot s'écroula lourdement.

– Je n'ai pas perdu la main, ricana Ham, d'un air satisfait. Vous avez vu qui j'ai descendu ?

– Dynamite Smith ! dit Doc. Très bien. Essayons de filer vers la droite, maintenant. Le

terrain semble plus praticable par là.

Le petit groupe prit son élan sous une volée de plombs qui déchira le grand silence polaire.

– On va y arriver ! cria Long Tom. Mais je ne pige pas pourquoi ils n'essayent pas de nous devancer !

Ils allaient bientôt comprendre !

En arrivant à l'endroit où ils avaient débarqué, ils s'aperçurent que les embarcations avaient disparu !

Et le sous-marin aussi !

– Ils sont très forts, vraiment, dit Doc sombrement. Les hommes qui sont restés à bord sont venus chercher les canots. Et voilà, regardez ! voilà pourquoi le capitaine nous a laissés aller !

Le *Helldiver* s'était approché du bord de l'iceberg et était en train de recueillir un à un les membres de l'équipage.

Doc et ses compagnons ouvrirent le feu. Deux matelots s'écroulèrent, mais les autres réussirent à regagner le navire. Très vite, le *Helldiver*

s'éloigna et se dirigea vers le nord. Ils aperçurent encore la silhouette du capitaine qui brandissait le poing dans leur direction, puis la brume avala le submersible.

Doc regarda ses compagnons.

– Mes amis, nous avons commis une erreur impardonnable. Nous avons sous-estimé l'intelligence de notre ami le capitaine Mac Cluskey.

– Ils ne perdront pas de temps, maintenant, dit Ham, et ils ont la carte du trésor !

– Quant à nous, nous voilà dans un beau pétrin, murmura Johnny. Autant se tirer une balle dans la tête !

Johnny connaissait par cœur les régions arctiques. Ça faisait partie de son métier.

– Et bien entendu, ajouta Long Tom, les morses ont disparu ! Après tout ce raffut ! Il ne nous reste plus qu'à manger nos vêtements comme le font les Esquimaux, à ce qu'il paraît. Mais on crèvera de froid !

– On pourra garder nos vêtements pendant

quelque temps encore, intervint Doc en souriant. Nous avons des rations concentrées pour un mois.

– Où donc ? s'exclamèrent les autres.

– Dans le sac que j'ai pris avec moi.

*

Ils firent demi-tour pour récupérer le précieux chargement. Ils avançaient sans parler, enfoncés dans leurs pensées. Le silence mortel du désert polaire les enveloppait comme une tombe. Ils pensaient aussi à Renny et à Monk, et cela ne les rendait pas plus gais.

Seul l'homme de bronze, impassible, avançait à grands pas. Parfois il se retournait et attendait que ses compagnons l'eussent rejoint.

Ils arrivèrent à la crevasse et en sortirent le sac. Doc ordonna à ses hommes de l'ouvrir.

Ham dressa soudain l'oreille.

Il entendit le son étrange et mélodieux qui émanait de Doc Savage dans les grandes

occasions. Dans le silence menaçant qui les entourait, cette note paraissait presque irréelle. C'était comme la voix d'un esprit fantastique régnant sur ces grands domaines du froid.

Ham serra sa canne. Johnny et Long Tom devinrent aussi rigides que la glace qui les entourait.

Le silence retomba. Et puis, brusquement, on entendit un autre bruit, Doc l'avait perçu avant les autres et c'est pourquoi le chant mystérieux avait jailli de ses lèvres.

Un cliquetis ! Comme des dés dans la paume d'une main !

Doc se précipita. Les autres voulurent le suivre, mais il avait déjà disparu. Quand ils le rattrapèrent, Doc était penché sur le corps d'un homme baignant dans son sang.

– Dynamite Smith ! cria Ham. Celui que j'ai abattu !

Un tremblement incontrôlable agitait la

mâchoire de celui-ci et suscitait le fameux cliquetis qui avait poursuivi partout Victor Vail. Dynamite Smith appartenait donc à la bande de Ben O'Gard !

– Je n'y comprends rien, murmura Long Tom. Nous avons parlé avec lui très souvent et jamais il n'a fait ce bruit !

– Moi je commence à comprendre, dit Doc. Cet homme n'a pas cessé de se droguer depuis le début du voyage. Cette drogue apaise le tremblement. Mais lorsqu'il est à court de drogue, ses dents s'entrechoquent. C'est le cas chez la plupart des drogués.

Le blessé était conscient. Ses yeux se révulsaient.

Doc l'examina. Il n'y avait plus d'espoir. Ham avait bien visé.

Les lèvres de l'homme remuèrent. Il essaya de parler. Doc se pencha pour écouter.

– Ben O'Gard et les autres... m'ont laissé... ici, murmura le mourant.

– Ben O'Gard était donc à bord du sous-

marin ? demanda Doc doucement.

Dynamite Smith parvint à regarder Doc en face. Il articula faiblement :

– C’est lui qui a pris votre carte.

– Qui est Ben O’Gard ? insista Doc.

– C’est le capitaine Mac Cluskey, dit l’autre dans un râle.

Doc et ses hommes échangèrent un regard stupéfait.

Quand ils se penchèrent de nouveau sur Dynamite Smith, celui-ci avait rendu l’âme.

– Ben O’Gard et le capitaine – la même personne ! murmura Ham. C’est à ne pas y croire !

– En d’autres mots, dit Doc avec amertume, nous avons financé l’expédition de nos ennemis ! Vous imaginez sa surprise et son plaisir quand il m’a vu arriver pour le renflouer ! C’est un comble. Enfin ! Ce n’est pas la peine de pleurer là-dessus en ce moment ! Retournons ouvrir ce paquet.

Ils revinrent sur leurs pas et s’appliquèrent à défaire le sac de ses liens.

– Hey ! s’écria Johnny. Mais c’est une tente, ma parole !

– Et c’est même plus que ça, l’informa Doc. À l’intérieur il y a un canot gonflable et des rames. Et ce n’est pas tout !

Les hommes fouillèrent le sac avec avidité.

Long Tom poussa un hurlement de joie !

– Un émetteur radio au grand complet !

En dix minutes l’appareil fut prêt à fonctionner et Long Tom voulut faire un essai. Il tourna plusieurs boutons et approcha son oreille du petit haut-parleur intégré à l’émetteur.

L’appareil se mit à grésiller soudain et une grosse voix en sortit.

C’était la voix de Monk !...

# XI

## *Le péril polaire*

Une heure passa. Dans le ciel brumeux apparut soudain un point noir accompagné d'un vrombissement qui allait croissant.

C'était un hydravion !

L'appareil était un bimoteur, d'un modèle assez ancien. Mais pour les quatre hommes qui scrutaient le ciel, c'était une apparition presque miraculeuse.

L'avion décrivit une courbe et amorça sa descente. Bientôt les flotteurs heurtèrent l'étendue d'eau dégagée de glaçons. Puis l'appareil s'approcha lentement de l'iceberg.

Monk et Renny se tenaient debout sur les flotteurs. D'un bond, ils sautèrent sur la glace. Ils tombèrent dans les bras de leurs compagnons.

Leur émotion était telle qu'ils n'arrivaient pas à s'exprimer autrement que par de grandes claques dans le dos.

Alors quelqu'un se hissa hors de la cabine de pilotage et se tint un moment sur un des flotteurs.

Doc Savage fut le premier à l'apercevoir.

– Victor Vail !

Le violoniste adressa un grand sourire à l'homme de bronze. Lui non plus n'arrivait pas à trouver les mots qu'il fallait. Finalement, il porta la main à ses yeux d'un geste gauche. C'était très simple et très émouvant.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Ham avidement.

– Ce maudit sous-marin fut soudain submergé alors que nous étions sur le pont, dit Monk. Nous avons été balayé et nous avons nagé comme des ours polaires ! Il faisait un froid ! Heureusement, nous avons pu prendre pied sur un iceberg...

– Et nous sommes restés là-dessus jusqu'à ce que Victor Vail vienne nous chercher, ajouta Renny. Nous avons réussi à attirer son attention.

Doc Savage regarda Victor Vail. Il était seul. Pourtant il était impossible qu'il fût venu jusque-là, seul, dans cet avion !

Victor Vail se rendit compte de sa perplexité.

– J'ai loué cet appareil avec un pilote, expliqua-t-il. Je voulais vous rejoindre à tout prix. C'est pour cela que je m'intéressais tellement à votre position.

– Mais pourquoi ?

– À cause de ma femme et de ma fille Roxey. Je voulais en avoir le cœur net...

*

Long Tom démonta le poste émetteur. Celui-ci leur avait rendu un fier service, car il avait guidé l'avion jusqu'à l'iceberg.

– Et où est votre pilote ? demanda Doc.

– Il s'est dégonflé ! ricana Renny. Quand il a vu tous ces icebergs, il a refusé de continuer. Nous l'avons déposé au Groenland. Et nous

avons piloté nous-mêmes.

Doc expliqua alors à Monk et à Renny ce qui leur était arrivé. Et il conclut :

– Quant au capitaine Mac Cluskey, ce n'est autre que Ben O'Gard !

Victor Vail fit un geste de regret.

– Je ne pouvais pas vous le décrire, dit-il. J'étais aveugle à ce moment !

Long Tom était en train de fouiller dans le grand sac de Doc. Il poussa un cri de surprise.

– Dites-donc ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il exhiba une lourde pièce métallique à la forme bizarre.

– C'est quelque chose que j'ai enlevé dans le sous-marin, dit Doc négligemment. C'est une valve d'un des réservoirs de plongée.

Long Tom sourit de toutes ses dents. Il n'en attendait pas moins de la part de Doc !

– Ça veut dire que, sans cette pièce, ils ne peuvent pas effectuer de plongée ?

– Exactement. Ils comprendront très vite que

s'ils plongent, ils ne pourront jamais refaire surface. En outre, ils ne savent pas comment utiliser le produit chimique de Monk qui fait fondre la glace. En fait, ils sont coincés, car le *Helldiver* ne peut sortir de cette région arctique sans effectuer de plongée.

– Alors rien n'est perdu ! s'exclama Monk.

*

Ils montèrent à bord de l'hydravion et Doc prit les commandes. Les moteurs se mirent à rugir et ils décollèrent en soulevant de grandes gerbes d'écume.

– Ils ne peuvent pas être très loin, dit Doc.

Long Tom inspecta l'avion.

– Il y a des parachutes ! Ça pourra être utile !

– Si tu inspectais plutôt l'horizon avec des jumelles, lança Doc. On aura du mal à distinguer le sous-marin dans ce brouillard !

Il faisait encore plus froid là-haut. Ils

frissonnaient dans leurs grosses pelisses. Le peu de chaleur que dégageait cette étendue désertique semblait venir de l'eau.

– Terre ! cria soudain Doc.

C'était bien la terre, en effet ! Mais elle ressemblait plutôt à un énorme iceberg. Quelques rochers se dressaient pourtant sur la masse de glace.

– Cet endroit n'est pas indiqué sur la carte, déclara Long Tom. Ça ne peut pas être très étendu comme coin de terre !

– Oui, mais ce qui nous intéresse, dit Doc, c'est que l'*Océanic* s'est échoué là-dessus !

Victor Vail regarda intensément le paysage ravagé qui s'étendait sous les ailes de l'avion. C'était là qu'il avait vécu des journées terribles. Là aussi que se trouvait la réponse à la question qu'il se posait au sujet des siens. Il eut un frisson d'horreur devant cette langue de terre qu'il voyait pour la première fois de ses yeux retrouvés.

– Personne ne pourrait survivre ici – plus de quinze ans, murmura-t-il.

– Voilà le *Helldiver !* dit Doc sèchement.

– Sainte mère ! s'écria Renny. La glace va les fracasser !

Ben O'Gard et sa bande étaient pris au piège ! Le sous-marin s'était avancé à l'intérieur du rivage, par une ouverture dans la glace. Dans l'excitation de la découverte, le capitaine avait pris un risque fatal.

La glace se refermait derrière eux inexorablement et des icebergs se dirigeaient vers le submersible. Il n'y avait plus que quelques mètres d'eau autour du grand cigare métallique !

L'équipage s'était rassemblé sur le pont et faisait de grands gestes en direction de l'hydravion.

– Ils doivent être contents de nous voir ! grommela Monk. Ils mériteraient qu'on assiste tranquillement à leur écrasement !

– Ce serait assez plaisant, accorda Doc. Mais nous avons besoin du sous-marin pour ramener le trésor.

Monk haussa les épaules.

– Que peut-on faire ? Il n'y a pas assez d'eau pour amerrir.

– Prends les commandes ! dit Doc à Renny.

L'homme de bronze saisit un parachute et se harnacha. Puis, après avoir calé sous son bras la valve du sous-marin, il ouvrit la porte de la cabine et sauta dans le vide.

Le parachute ne tarda pas à s'ouvrir sous l'avion qui tournait inlassablement dans le ciel. Doc atterrit sur la glace, non loin du sous-marin.

Ben O'Gard et ses hommes levèrent leurs armes d'un air menaçant. Doc leur montra la valve, ce qui eut pour résultat de les calmer aussitôt.

– Jetez vos armes par-dessus bord ! cria Doc.

Dans un concert d'imprécations, les bandits s'exécutèrent.

Doc Savage s'avança alors vers le navire et, d'un seul bond prodigieux, il se retrouva sur le pont, parmi les matelots interloqués. Mais l'homme de bronze ne perdit pas de temps. Il disparut dans les entrailles du *Helldiver*.

Avec une célérité surprenante, il remit la pièce en place.

Les matelots s'affairaient déjà. Ils condamnèrent toutes les écoutilles sur le pont. Ben O'Gard lui-même voulut prêter main-forte à Doc. Mais celui-ci l'écarta d'un geste.

– Paré ! cria-t-il après un dernier examen. Remplissez les réservoirs !

Les moteurs se mirent à gronder. Avec un gargouillis qui avait quelque chose de joyeux, le sous-marin s'enfonça dans l'eau, échappant de justesse aux terribles mâchoires qui allaient se refermer sur lui.

Doc surveilla encore un moment la valve. Puis il se retourna, satisfait.

Au même instant, la porte de la pièce où il se trouvait se ferma brutalement et les verrous glissèrent avec un bruit métallique, sinistre.

Doc était prisonnier !

# XII

## *Le piège de glace*

Doc haussa les épaules et s'assit sur un tuyau. Il ne s'en faisait pas trop, il était armé. Bien sûr, les hommes de Ben O'Gard aussi étaient armés. Ils n'étaient pas assez sots pour avoir jeté tous leurs fusils par-dessus bord !

Mais Doc disposait des explosifs qu'il cachait dans ses fausses molaires. C'était suffisant pour faire sauter la porte. Et dès que le sous-marin ferait surface, il n'aurait qu'à dévisser la valve et ses ennemis seraient de nouveau à sa merci.

Doc entendait le bruit des moteurs électriques. Dans sa hâte, le *Helldiver* s'était enfoncé profondément sous les eaux. À présent il remontait nettement. Il y eut un choc sourd lorsqu'il heurta la base de la banquise.

D’autres craquements sinistres se firent entendre, mais moins violents. Le sous-marin cherchait désespérément une issue. Les coups se répétaient, cela n’en finissait pas !

Doc se leva et frappa du poing contre la lourde porte métallique.

Une bordée d’injures lui répondit. On le menaça de mort s’il ne se tenait pas tranquille. Il revint s’asseoir à la même place.

Une heure passa. L’homme de bronze commençait à perdre patience.

Finalement les moteurs électriques s’arrêtèrent et les lourds moteurs Diesel se mirent à ronfler. Le sous-marin faisait surface !

Doc se dépêcha de dévisser la valve. Puis il s’approcha de la porte et annonça à Ben O’Gard ce qu’il venait de faire.

À sa stupéfaction, Ben O’Gard éclata de rire.

Doc était intrigué. Il croyait détenir un atout majeur. Il n’y avait qu’une explication : ils avaient découvert sur la côte un endroit où jeter l’ancre.

Vingt minutes passèrent encore, puis Doc entendit soudain des coups secs qui frappaient la coque en rafale.

Des balles de mitrailleuse !

Dans un vacarme assourdissant, les moteurs furent poussés à leur maximum. Le déchaînement des pistons faisait trembler la carcasse du navire.

Un choc violent envoya rouler Doc contre le mur.

Le *Helldiver* s'était échoué !

Doc entendit des cris perçants. Sur le pont, deux mitrailleuses lourdes ouvrirent le feu. Cela dura le temps de compter jusqu'à cent.

Wham !...

Le sous-marin avait glissé sur le côté ! Les parois métalliques grincèrent et des outils roulèrent à travers la pièce. Doc se rattrapa de justesse à une manivelle.

Une bombe venait d'exploser dans l'eau, à proximité du sous-marin.

Doc secoua la tête d'un air incrédule. Ses

hommes n’avaient pas de bombes !

La voix rauque de Ben O’Gard traversa la porte.

– Sors de là, toi ! Viens nous aider !

– Va prendre une douche froide ! suggéra Doc.

Ben O’Gard émit quelques imprécations dignes d’un loup de mer, puis il ajouta d’un air désespéré :

– Écoutez ! Vous avez gagné une fois de plus ! Nous ferons ce que vous voudrez, mais il faut nous tirer de là !

– On dirait que vous vous êtes échoués, dit Doc. Ce n’est pas cette valve qui vous sauvera.

– Au diable la valve ! hurla Ben O’Gard. Il faut que vous preniez l’hydravion et que vous alliez régler leur compte à ces affreux qui nous bombardent !

– Qui donc ?

– Le gang de De Rosa, pardi !

Ça, c’était nouveau pour Doc ! Depuis le début du voyage on n’avait plus entendu parler de

De Rosa et voilà qu'il réapparaissait ! Mais l'explication était claire : De Rosa possédait une des cartes. Il avait frété un avion et maintenant il passait à l'attaque !

– Ouvrez cette porte ! ordonna Doc.

Les verrous glissèrent lourdement et Doc se retrouva nez à nez avec ses ennemis qui avaient perdu beaucoup de leur superbe. Les matelots s'écartèrent sans mot dire pour laisser passer l'homme de bronze. Sa précieuse valve à la main, il monta sur le pont.

Quelques hommes préparaient fiévreusement le petit hydravion.

Doc scruta le ciel.

– Où est-il, ce bombardier ?

– Je suppose qu'il est allé chercher d'autres bombes, grommela Ben O'Gard. Il faudra faire vite, sinon il sera de retour avant que vous ayez décollé !

Le *Helldiver* s'était bel et bien échoué. L'avant du navire se dressait hors de l'eau, tandis que la poupe disparaissait sous la surface. Ben

O’Gard avait trouvé une sorte d’entaille dans la glace, mais l’attaque aérienne l’avait transformée en piège mortel.

Doc regarda de nouveau le ciel. Il cherchait vainement l’avion de ses compagnons.

– Que sont devenus mes hommes ?

Ben O’Gard haussa les épaules.

– Ils ont engagé le combat avec les autres. Puis ils se sont éloignés par là, vers le nord.

Le petit hydravion était prêt.

– Allez-y, pour l’amour du ciel !

Il se tut brusquement. Un vrombissement se faisait entendre.

– Les voilà ! Ils reviennent ! Dépêchez-vous ! Nos vies sont entre vos mains !

– Je ne le souhaite pas pour vous, dit Doc à voix basse. Puis il cria : – Donnez-moi la meilleure mitrailleuse ! Et ensuite jetez le reste de vos armes à l’eau ! Plus vite que ça !

Les bandits hésitèrent. Mais le vrombissement se faisait de plus en plus menaçant. Revolvers,

fusils, mitraillettes, tout fut jeté par dessus bord en un tour de main.

Alors l'homme de bronze se carra dans le cockpit du petit appareil et mit les gaz.

Il décolla. Il avait toujours la valve avec lui.

*

Il était temps ! L'avion de De Rosa piquait du nez en crachant un feu d'enfer. Il était équipé de mitrailleuses lourdes. Les bandits avaient aperçu le petit hydravion et les balles traçantes frappaient l'eau sous ses ailes. Doc vira d'un seul coup. À défaut d'être très rapide, son appareil était d'une grande maniabilité.

Le bombardier fonçait maintenant vers le *Helldiver*. Une première bombe explosa à côté du sous-marin et souleva un immense geyser.

Le sous-marin bascula, se tordit et rejaillit soudain hors de l'eau comme un têtard.

Puis il se libéra d'un seul coup de la saillie sur

laquelle il s'était échoué !

Pendant de longues minutes, le *Helldiver* disparut sous l'eau. Enfin il remonta à la surface et flotta.

Doc fit demi-tour et fonça vers le bombardier. D'une main il tenait le balai, de l'autre il étreignait la mitrailleuse. Il s'approcha dangereusement de son adversaire et ouvrit le feu.

Le bombardier fit un bond dans le ciel comme s'il avait été mordu !

Mais il n'était pas sérieusement endommagé. Deux hommes occupaient la cabine de pilotage. Aucun d'eux ne ressemblait à De Rosa. Ils avaient plutôt l'air de Nordiques et ils étaient sûrement des pilotes professionnels.

Doc décida d'entreprendre une manœuvre décisive. Une torsion rapide de la main de bronze, et l'hydravion rebondit comme une libellule. Avant que les autres aient compris ce qui se passait, Doc était sur eux.

Sa mitrailleuse entra en action et les vitres de

l’avion ennemi volèrent en éclats. Le bombardier bascula et essaya de prendre de la hauteur. Le pilote était touché, car son compagnon le remplaça aux commandes.

La ronde infernale recommença. Doc ouvrit de nouveau le feu. Un liquide incolore s’échappa des ailes du bombardier. Ses réservoirs d’essence étaient atteints de plein fouet !

En retour Doc reçut une rafale qui arracha des pans de son fuselage. Il regarda soudain sa jauge d’essence. Il n’avait pas eu le temps de faire le plein avant de décoller.

Doc calcula qu’il lui restait environ vingt minutes de vol. Il fallait en finir.

Il recommença la même manœuvre et de nouveau sa mitrailleuse cracha de longues rafales qui fouillèrent les points vitaux de l’adversaire. Celui-ci parut pris soudain dans un ouragan et se mit à descendre en vrille, enveloppé d’un nuage de fumée noire. C’était la fin. Il prit feu et s’écrasa sur un iceberg. Une forte explosion le désintégra complètement.

Doc fit demi-tour en direction du sous-marin.

Il eut une surprise désagréable.

Le *Helldiver* fonçait tout droit vers la mer encombrée de glaçons. Toutes les écoutilles étaient soigneusement fermées. La main de Doc se referma sur la valve qui était à côté de lui. Si le sous-marin effectuait une plongée, il était perdu...

Au même instant, le *Helldiver* s'enfonça dans les eaux !

Doc décrivit de grands cercles au-dessus du point où le sous-marin avait disparu. L'eau verte bouillonnait encore... C'était tout.

Doc s'éloigna et prit de la hauteur. Il volait à vitesse réduite pour économiser l'essence.

Il cherchait maintenant ses compagnons. Mais la brume devenait de plus en plus épaisse, et la jauge d'essence oscillait dangereusement.

Doc aperçut soudain une silhouette humaine qui courait sur la glace. Il descendit vivement et passa à quelques mètres au-dessus de l'homme.

C’était Victor Vail ! Il tenait dans ses bras un grand paquet blanc. Doc comprit pourquoi le musicien se trouvait là, avec un parachute. Ses hommes s’étaient débarrassés de lui, craignant d’avoir le dessous dans le combat avec le bombardier. C’était une manière – assez brutale – de mettre Vail hors de danger.

Doc continua dans la direction du musicien. Celui-ci ne se précipitait pas vers l’intérieur des terres, mais vers la masse grise des glaçons.

Deux minutes plus tard, Doc découvrit un spectacle qui lui serra la gorge. L’avion de ses hommes s’était écrasé sur la glace. Des fragments de l’appareil étaient éparpillés sur des centaines de mètres. Une horrible fumée jaunâtre s’échappait encore des restes du fuselage.

Doc tourna plusieurs fois au-dessus des débris. Il ne vit aucune trace de vie.

Le moteur de l’hydravion se mit à crachoter.

Puis il s’arrêta dans un râle.

# XIII

## *Les fantômes polaires*

Plus d'essence ! Doc piqua du nez. Il manquait de l'altitude nécessaire pour manœuvrer utilement. En outre, la faible envergure de l'appareil ne lui permettait pas de planer longtemps !

Le seul point d'atterrissage était la banquise sur laquelle s'était écrasé l'avion de ses compagnons. Et elle était grande comme un mouchoir de poche.

Doc se laissa glisser en s'aidant autant que possible des ailes et de la queue. Il savait que le choc serait rude. Les flotteurs heurtèrent les glaçons épars et il ne restait que quelques mètres avant que l'hydravion aille se fracasser contre la banquise. Doc ouvrit la porte du cockpit et jaillit

au-dehors comme s'il avait été propulsé par un siège éjectable. Quand ses pieds touchèrent la glace, il glissa sur dix mètres comme sur des patins !

Une seconde plus tard, l'avion rebondit contre la banquise et se désarticula. Il disparut dans un bouillonnement sinistre. Doc se retourna. Avec l'appareil avaient disparu la valve et la mitrailleuse.

Doc se retrouvait seul sur la banquise, sans nourriture, sans tente, sans embarcation. Longtemps il erra parmi les débris de l'avion de ses compagnons. Rien n'indiquait qu'ils étaient encore vivants.

Doc décida alors d'aller à la rencontre de Victor Vail.

*

Victor Vail avait progressé d'un kilomètre environ depuis que Doc l'avait aperçu de son avion. Il se traînait, complètement épuisé.

Quand il vit l'homme de bronze qui s'avançait vers lui à grands pas, un vague sourire se dessina sur ses lèvres bleuies par le froid.

– Vos amis ! Les avez-vous retrouvés ?

Doc secoua la tête.

– J'ai trouvé les débris de l'avion, c'est tout.

Le musicien se laissa choir sur le sol glacé.

– Oui, j'ai entendu le choc lorsqu'ils se sont écrasés. Ils ont été abattus par les mercenaires de De Rosa. Ils m'ont sauvé la vie en m'obligeant à sauter en parachute. Certains d'entre eux auraient pu sauter aussi, mais ils ont choisi de rester ensemble jusqu'au bout ! C'étaient des hommes braves et courageux, monsieur Savage.

Doc ne souffla mot. Il serrait les dents, il était impénétrable.

– Qu'allons-nous faire à présent ? demanda Vail.

– Nous allons retrouver l'*Océanic*. Et puis nous irons à la recherche de De Rosa.

La voix implacable de l'homme de bronze fit

frissonner Victor Vail. Il n'aurait pas aimé être à la place de De Rosa !

*

Ils se dirigèrent vers l'intérieur des terres.

– Et Ben O'Gard ? demanda le musicien. Est-ce que nous l'avons encore sur le dos, lui aussi ?

– Le *Helldiver* a coulé corps et biens, répondit Doc.

– Nous voilà débarrassés de ceux-là, au moins ! dit Vail avec un geste las.

Un vent glacial s'était levé, et tout autour d'eux des craquements sinistres se faisaient entendre. La glace bougeait, se crevassait, des pièges redoutables s'ouvraient sous les pas des deux hommes.

– Quelle région épouvantable, murmura Victor Vail.

– Il doit y avoir une forte tempête vers le sud, dit Doc. C'est pour cela que le sol se met à

craquer.

– Comment pourrais-je jamais vous témoigner ma gratitude ? dit soudain Vail.

– Oubliez ça !

La progression devenait de plus en plus difficile. Et pourtant c'était l'été ! Le soleil avait lui deux mois durant, pourrissant la glace et la rendant très friable. Les craquements augmentaient, c'était comme un bombardement continuel.

– Je n'en peux plus, gémit tout à coup Vail.

– Il s'arrêta, titubant.

Doc se demanda s'il allait le prendre sur ses épaules ou continuer seul, le temps de reconnaître les environs. Il opta pour cette dernière solution.

Doc Savage poussa Victor Vail dans une large crevasse.

– Restez ici, et n'en bougez pas ! Vous vous perdriez !

Doc se retourna et disparut dans la tourmente. À une vitesse étonnante, il se dirigea vers la

droite.

Des flocons de neige durcis par le froid frappaient ses joues de bronze comme de la grêle. Parfois il se couchait à plat ventre et appliquait l'oreille contre le roc. Il n'entendait rien.

Il continua. La neige réduisait la visibilité à quelques mètres.

Soudain, à travers le mugissement du vent, il perçut un bruit confus, dans la direction duquel il se dirigea.

L'instant d'après, Doc avait cessé d'être le chasseur. Il était devenu la proie ! À quelques mètres de l'homme de bronze était apparu un ours polaire.

L'animal s'avançait vers Doc d'une manière qui semblait maladroite, mais ce n'était là qu'une apparence. En fait sa vitesse était à la mesure de sa taille. Doc se trouvait face à face avec le tueur le plus redoutable des régions arctiques. Doc tenta de faire un bond de côté, mais le sol était trop glissant. Il résolut d'attaquer le monstre de front.

Certains affirment que l'ours polaire fuit à l'approche d'une présence humaine. D'autres prétendent qu'au contraire il affronte l'homme et ils en fournissent des exemples.

C'est un explorateur fameux qui a probablement émis le jugement le plus vrai : « Ça dépend de l'ours », a-t-il dit. Sans aucun doute, Doc avait rencontré un ours du genre agressif !

L'animal se dressa sur ses pattes de derrière. Il dominait de haut l'homme de bronze. Écartant ses pattes de devant, il cherchait à ceinturer Doc. Un seul coup d'une de ces pattes aurait suffi à assommer un buffle.

Doc se baissa et évita les pattes. D'un coup de reins, il se retrouva derrière le monstre. Son poing s'abattit avec une force terrible. Il semblait s'enfoncer profondément dans la chair grasse de l'animal. Doc avait visé un centre nerveux.

Visiblement, l'ours n'était pas habitué à ce genre d'adversaire. Il croyait avoir rencontré une proie facile. Il poussa un grognement irrité, découvrant des crocs terribles. Avec une vélocité surprenante pour sa taille, il fit volte-face.

Mais Doc restait accroché dans le dos de l'animal par la seule pression de ses jambes. Il avait les mains libres.

Il frappa à coups répétés à un endroit précis de la nuque, là où l'animal était particulièrement vulnérable.

Avec un grognement étrange, la bête s'écroula. Elle avait rencontré son maître !

Doc se pencha et décocha une série de coups terribles au monstre pantelant. Ensuite il glissa son bras droit sous la tête de l'ours, derrière les oreilles, et serra. Il y eut un craquement bref. La masse de chair et de poils fut secouée d'un long frisson. C'était la fin du combat.

Le silence retomba. Seul le vent continuait à mugir.

Était-ce le chant étrange d'un oiseau exotique qui se mêla à la plainte du vent ? Ou était-ce le son mélodieux de la bise jouant avec les aspérités des rocs et des blocs de glace ? Personne n'aurait pu le dire.

Parfois le chant de Doc s'élevait lorsqu'il

venait d’accomplir un exploit prodigieux.

C’était certainement le cas en ce moment !

Après avoir repris son souffle, Doc Savage se hâta de retourner vers la crevasse où il avait laissé Victor Vail.

Elle était vide !

À quelques mètres de là, une flaque de sang tachait la neige. Des pieds avaient labouré le sol tout autour, témoignant d’une lutte farouche !

# XIV

## *Le charnier*

Comme un chien de chasse, Doc se lança à la recherche d'une piste. Après un moment, il découvrit quelques traces qui menaient vers le sud.

Ce n'était pas un animal qui avait attaqué Victor Vail, car il l'aurait dévoré sur place, en laissant derrière lui des morceaux de tissu ou des lambeaux de chair.

Le terrain s'éleva. Les plaques de glace se faisaient plus rares et le vent violent chassait la neige en gros tourbillons.

Doc escalada une crête. Ensuite le terrain s'abaissait de nouveau, et la neige s'amoncelait par endroits, dissimulant des crevasses et créant une menace de chaque instant.

Dans un jour ou deux, peut-être une semaine, la tempête cesserait, la brume se disperserait et le soleil de l'été arctique ferait fondre la neige. Ensuite le froid saisirait celle-ci et le glacier aurait grandi de quelques centimètres.

Des craquements sinistres parvinrent aux oreilles de Doc. C'était le bruit que faisaient les icebergs en heurtant le rivage. Ce pays inconnu n'était qu'une étroite langue de terre qui se dressait hors des mers arctiques.

Doc approcha du rivage.

À travers le hurlement du vent déchaîné, il entendit soudain un cri strident. Un cri de femme !

*

Doc fonça devant lui. Il évita de justesse une large crevasse et aperçut tout à coup une grande masse blanche. On aurait dit un énorme iceberg échoué sur le rivage.

C'était le navire, l'*Océanic* !

Doc courut le long de la coque du paquebot, qui était légèrement penché sur le côté. Il vit une longue chaîne qui descendait du bastingage et la saisit. Il se mit à grimper péniblement.

La femme ne criait plus...

Doc enjamba le bastingage. Une indescriptible confusion s'offrit à son regard. Les cabestans, les écoutilles, tout était transformé en épais glaçons. Depuis longtemps le gréement avait été arraché par les éléments. Les mâts et les cordages s'entassaient sur le pont, formant une masse rigide.

Le pont avant n'était qu'un désert sinistre, sur lequel la bise hurlait comme une horde de bêtes sauvages.

Doc essaya d'ouvrir une écoutille. Elle résista à sa force surhumaine. Les années l'avaient cimentée comme une dalle.

Doc se dirigea vers la poupe du navire. Il aperçut un escalier menant aux cabines. La neige s'y précipitait à gros flocons. Au fond, il y avait une épaisse couche de glace.

Doc s’attaqua à un capot de descente. Il était fermé. Doc réussit à l’enfoncer d’un coup de poing formidable.

Il entra.

Une odeur indéfinissable le prit à la gorge, horrible nauséabonde. La pièce où il se trouvait maintenant était sombre. Jadis, sans doute, ceci avait été un salon. Les meubles étaient éparpillés sur le sol, brisés, comme du bois à brûler. Il y avait aussi des os, des os d’ours polaires. Certains n’étaient pas complètement nettoyés de morceaux de viande.

Doc poursuivit son chemin à tâtons. Il poussa une autre porte.

Il entendit soudain un bruit étouffé, suivi d’une sorte de couinement étrange, comme celui d’un rat. Une porte claqua.

Doc se jeta contre elle et essaya de l’enfoncer. En vain. C’était une porte métallique. Il revint en arrière et chercha un autre passage.

Il ouvrit encore un capot de descente qui le mena sur un pont inférieur. Là aussi régnait la

pénombre. Doc sortit sa torche électrique. Il s'arrêtait souvent pour tendre l'oreille.

Le paquebot paraissait habité de bruits mystérieux, incompréhensibles. Une autre porte claqua dans les entrailles du navire et, de nouveau, Doc entendit le couinement étrange. Était-ce un bruit humain ? Même l'ouïe si sensible de Doc n'arrivait pas à en décider.

L'odeur se faisait de plus en plus forte.

Il atteignit un long corridor blanc, passablement épargné, car le bois ne pourrit pas dans le froid polaire.

Il se trouvait à présent dans la salle à manger de troisième classe.

Et là, son regard découvrit un spectacle qui aurait fait reculer d'horreur n'importe qui.

La salle était remplie de corps – les corps des passagers et de l'équipage du navire. Ils avaient été abattus froidement, fauchés par des balles. Le climat polaire les avait étrangement conservés !

Doc pensa à Victor Vail.

Voilà donc ce qui s'était produit pendant que

le musicien était inconscient !

Des pirates sans foi ni loi avaient investi l'*Océanic*. De Rosa, Ben O'Gard, Dynamite Smith – aucun pont de navire n'avait jamais été foulé par de tels criminels !

Doc s'arracha à ce spectacle lugubre. Des bruits confus ne cessaient de traverser la carcasse du paquebot. Pourtant Doc ne voyait rien ni personne. C'était comme si les âmes de ces pauvres victimes tenaient une réunion spectrale...

Doc pénétra dans une autre salle.

Le faisceau de sa lampe accrocha un mouvement furtif ! Mais la chose avait déjà disparu derrière un meuble. Doc était sûr que ce n'était pas un animal ! Il s'avança le long du mur.

Ce qui suivit se passa dans un silence total. Quelque chose toucha le cou de Doc. C'était chaud et doux, et pourtant c'était doué de force.

Et cela se referma sur le cou de Doc !

De sa vie, jamais Doc ne réagit avec une telle rapidité. Il se baissa et fit volte-face. Quand il brandit sa torche, il était déjà trop tard. Il ne vit

pas autre chose qu'une porte close.

Il secoua violemment la poignée.

Chug !... Un objet dur l'atteignit dans le dos. Le coup le fit tomber en avant, mais il réussit à garder dans son poing sa lampe de poche. Le faisceau lumineux balaya la pièce. Une douzaine de silhouettes s'avançaient vers l'homme de bronze.

Des Esquimaux ! Doc était presque soulagé. Il éteignit sa lampe et sauta de côté. Une avalanche de corps s'abattit à l'endroit qu'il venait de quitter. Puis il y eut un moment de silence. Les Esquimaux étaient déconcertés. Ils échangèrent quelques mots et Doc reconnut aussitôt leur langue.

– Chimo ! s'écria-t-il. Bienvenue ! Vous êtes mes amis. Mais vous avez une étrange manière de m'accueillir !

Doc aurait mieux fait de tenir sa langue. Comme un seul homme, les indigènes foncèrent dans sa direction. De nouveau ils trouvèrent le vide.

Doc braqua soudain sa torche sur le petit groupe. À la droite de Doc se trouvait un siège massif. Il l’empoigna et le lança à toute volée sur les Esquimaux.

Ils s’égaillèrent en appelant à l’aide. Doc se rua vers un escalier. En courant, il réfléchit à cette chose étrange qui avait enserré son cou. Ce n’était pas un de ces indigènes à l’odeur forte, cela il en était sûr. Mais alors qu’était-ce ? Il n’eut pas le temps d’approfondir le problème. Déjà sa retraite était coupée. Une horde d’Esquimaux dévalait l’escalier.

Quelques hommes brandissaient de petites lampes à huile qui suffisaient à éclairer la pièce.

– Vous vous trompez ! cria Doc. Je ne viens pas avec des intentions belliqueuses !

– Tu es un tongak, un esprit malfaisant !

– Ce n’est pas vrai ! Je vous veux du bien !

– D’où viens-tu ?

– Je viens d’un pays du Sud, là où il fait chaud.

– Un tel pays n’existe pas ! Il n’existe qu’un

seul pays en dehors de celui-ci, c’est le Nakroom, le grand pays qui est derrière le ciel !

– D’accord, c’est de là que je viens, dit Doc. Et je ne vous veux pas de mal.

– Tu as la langue fourchue ! Seuls les esprits malfaisants viennent de là !

Doc renonça à discuter. Il évalua rapidement le nombre de ses ennemis. Ils étaient au moins une vingtaine.

– En avant ! cria soudain celui qui avait parlé et qui était armé d’un grand harpon.

La situation était désespérée. Doc s’adossa à une cloison. Il se trouvait à l’endroit même où la chose étrange et tiède avait touché son cou.

Avec des cris stridents, les Esquimaux chargèrent.

Une porte s’ouvrit à côté de Doc. Une main s’avança et saisit son bras.

C’était une main de femme !

# XV

## *La déesse polaire*

Doc se rua dans l'ouverture. Il jeta un regard à la femme. Elle était emmitouflée des pieds à la tête dans une longue pelisse. Son visage était d'une beauté surprenante.

Doc avait refermé la porte et poussé le verrou. Il dirigea le faisceau de sa lampe vers le visage de la jeune femme. Il avait remarqué quelque chose qu'il voulait vérifier. Une vague ressemblance. Il regarda attentivement la figure entourée de cheveux blonds.

– Vous m'avez tiré d'un mauvais pas, mademoiselle Vail.

La jeune fille sursauta et porta ses doigts à ses lèvres d'un air ébahi.

– Comment avez-vous...

– Vous êtes le portrait de votre père, Roxey.

– Mon père ! Vous l'avez connu ?

Doc ne répondit pas. Il pensait aux taches de sang sur la neige.

– Êtes-vous la seule à avoir échappé au massacre ?

La jeune fille hésita.

– Ma mère a survécu, dit-elle enfin.

– Elle est toujours vivante ?

– Oui.

Comme des enragés, les Esquimaux secouaient la porte. Roxey Vail se serra soudain contre Doc. Elle tremblait de tous ses membres.

– Vous me sauverez... n'est-ce pas ?

– Quelle question ! Vous n'avez plus confiance dans les hommes ?

Elle frissonna.

– Pas dans ceux que j'ai vus récemment !

– Que voulez-vous dire ?

– Savez-vous pourquoi les Esquimaux vous

ont attaqué ?

– Non, ça m’a surpris. En général ils sont plutôt pacifiques.

– Ils vous ont attaqué parce que...

Elle fut interrompue par un coup très violent dans la porte. Les indigènes essayaient de l’enfoncer !

– Ne restons pas ici, dit Doc.

Ils coururent vers l’arrière du navire, en traversant plusieurs salles. Doc, qui connaissait à fond la construction des navires, tourna brusquement vers la gauche, ouvrit une porte, descendit le long d’une échelle. Ils se trouvaient dans la chambre-forte du paquebot.

Doc regarda autour de lui. Il n’y avait pas la moindre trace du trésor dont parlait Victor Vail.

– Il y a longtemps que c’est vide ?

La jeune fille avait l’air stupéfait.

– Oui... D’aussi loin qu’il me souvienne...

– Alors, qui a pris l’or et les diamants ?

– Quel or ? Quels diamants ?

Doc eut un sourire amer.

– Ça veut dire que... Non. Je ne suis pas sûr de ce que ça veut dire !

Doc inspecta les lieux. Autant rester là. Les Esquimaux mettraient plusieurs minutes à les rejoindre.

– Alors pourquoi les indigènes m'ont-ils attaqué ?

– Je vais vous raconter mon histoire par le début. Ma mère et moi avons échappé au carnage, parce que nous avions quitté le paquebot à l'aide d'une corde. Nous étions à la recherche de mon père qui avait disparu mystérieusement la veille. Nous avons vu les mutins qui s'éloignaient sur la glace en emportant un homme sur un traîneau. Nous avons compris trop tard que cet homme était mon père...

Elle s'arrêta pour reprendre souffle et poursuivit ensuite :

– Quand les mutins ont disparu, ma mère et moi sommes retournées à bord pour chercher de la nourriture. Nous avons construit une sorte de

hutte à l'intérieur des terres. Nous avions peur de rester sur le bateau – et puis, tous ces cadavres, c'était horrible...

– Quand les Esquimaux sont-ils arrivés ?

– Un mois après le départ des mutins. Ils étaient chez eux ici, ils revenaient d'une expédition de chasse. Ils nous ont très bien traitées, ils pensaient que nous étions des esprits blancs qui leur avaient apporté beaucoup de bois et de fer, sous la forme du bateau. Ils nous considéraient comme des déesses blanches et nous traitaient comme telles – mais ils refusaient de nous laisser partir. Nous étions prisonnières. Et puis, il y a deux jours, les bandits sont arrivés !

– Je commence à comprendre.

– De Rosa était à leur tête. Ils sont venus en avion. Ils ont visité le bateau de fond en comble. Après cela, ils écumaient de rage.

– Évidemment, le trésor avait disparu !

– Ils ont fait boire les Esquimaux. Ma mère et moi avons pris peur. Nous nous sommes retirées dans la cachette que nous avions préparée pour

les cas d'urgence. Aucun Esquimau ne sait où elle se trouve. Il y a une heure environ, je suis venue à bord pour chercher de la nourriture. Il y a encore des réserves, le froid les conserve. Puis j'ai entendu les Esquimaux qui montaient sur le bateau. Ils avaient avec eux un prisonnier, un homme assez grand, aux cheveux blancs.

– Vous étiez toute petite, n'est-ce pas, quand vous êtes arrivée ici ?

– Oui. J'avais trois ou quatre ans. Mais écoutez, les Esquimaux voulaient supprimer l'homme aux cheveux blancs. Cela m'a tellement horrifiée que, soudain, je me suis mise à hurler. Puis vous êtes arrivé...

– Je vous ai entendue crier.

Il regarda la jeune fille bien en face, puis il ajouta :

– L'homme aux cheveux blancs est votre père, Roxey.

Doc reçut la jeune femme dans ses bras. Elle avait perdu connaissance.

*

Doc se demanda si ce n'était pas le meurtre de son père qui avait fait perdre connaissance à la jeune fille. Elle ne semblait pas être femme à s'évanouir si vite.

Les Esquimaux approchaient maintenant à grand bruit. Doc sortit de la chambre-forte, portant Roxey sur ses épaules. Dans un couloir il avisa un grand placard qui était intact. Il l'ouvrit et, avec douceur, y déposa la jeune fille.

Doc se prépara à faire face aux indigènes. De sa poche il sortit une petite boîte. Avec le contenu, il fit une rapide préparation. Ensuite il se glissa dans une cabine et attendit.

Le premier Esquimau passa. La main de bronze jaillit comme une flèche et frôla la joue graisseuse de l'homme qui s'écroula face contre terre.

Un deuxième, un troisième Esquimau subirent le même sort.

Les autres s'arrêtèrent brusquement et

regardèrent bouche bée leurs camarades. Ils pensèrent qu'ils se trouvaient devant un phénomène magique et furent saisis de panique. Ils refluèrent en désordre vers le pont. En quelques minutes ils avaient tous sauté par-dessus bord. Ils disparurent dans le blizzard.

# XVI

## *Le royaume du froid*

Le silence retomba sur le navire échoué. Seul le vent continuait à souffler sur le pont couvert de glace.

Doc revint sur ses pas et se dirigea vers le placard où il avait caché Roxey Vail.

Il était vide !

– Roxey !...

Une voix lointaine lui parvint.

– Ici !

Doc se précipita. La jeune fille était pâle comme une morte.

– Mon père... Ils l'ont emmené.

– Il n'était pas avec eux lorsqu'ils se sont enfuis, la rassura Doc. J'en suis sûr.

– Ils se sont enfuis ? Pourquoi ?

Doc négligea de répondre à cette question.

– Les Esquimaux ont dû emmener votre père avant de s'attaquer à moi.

Doc s'éloigna en balayant l'intérieur du navire avec sa torche électrique.

– Où allez-vous ?

– À la recherche de votre père. Le fait qu'ils l'aient pris avec eux prouve qu'il est vivant. Sans doute l'ont-ils emmené auprès de De Rosa.

Roxey suivait l'homme de bronze en courant.

– Mais vous ne m'avez toujours pas expliqué pourquoi vous êtes ici ?

Doc lui relata les faits en quelques mots. Ils étaient à présent sur le pont.

– Mais où est ce trésor ? demanda la jeune fille.

– Je n'en ai aucune idée. De Rosa s'attendait sûrement à le trouver dans la chambre-forte. Et il doit soupçonner les Esquimaux de l'avoir emporté. C'est pourquoi il les a fait boire – pour

les faire parler !

– Les Esquimaux ne l’ont pas pris, assura la jeune fille. Il a été enlevé avant que les mutins aient quitté le navire, il y a plus de quinze ans.

Doc aperçut un câble qui descendait du bastingage et qui s’arrêtait à deux mètres du sol glacé. Il prit la jeune fille sur son dos et se mit à dégringoler le long du filin. Il toucha le sol et s’enfonça aussitôt dans la tempête de neige avec sa compagne.

Un instant plus tard, des coups de feu claquèrent et une rafale les manqua de peu. Doc plaqua la jeune fille contre la glace.

Les Esquimaux étaient revenus avec, à leur tête, De Rosa et cinq de ses hommes.

*

Doc continua d’avancer en rampant. Il voulait d’abord mettre la jeune fille en sécurité. Ensuite il ferait face à De Rosa et à ses tueurs.

De nouveaux coups de feu claquèrent. Les balles sifflaient aux oreilles de Doc et de sa compagne. Ils entendirent soudain la voix tonnante de De Rosa :

– En avant ! Cette fois-ci ils ne s'échapperont pas !

Doc aperçut une large crevasse et y poussa la jeune fille.

– Restez ici ! C'est un ordre, vous m'entendez ? Ils ne vous trouveront pas ici !

– Je ferai ce que vous voudrez, murmura la jeune fille.

Le géant de bronze sourit et disparut dans la brume.

*

De Rosa était enragé. Il écumait.

– Bande d'imbéciles, cria-t-il aux Esquimaux, oubliant qu'ils ne comprenaient pas l'anglais. Ce monstre était presque entre vos mains et vous

l’avez laissé filer !

– Je te dis que ce type est un démon, grogna un des tueurs. Depuis le début, on n’a jamais réussi à le maîtriser !

Les Esquimaux, obéissant aux grands gestes furieux de De Rosa, s’éparpillèrent sur le terrain. Les Blancs restèrent groupés.

Doc était couché non loin de là et s’apprêtait à contourner le groupe en rampant lorsqu’il entendit un cri perçant.

Roxey Vail avait été découverte par un Esquimau !

Faisant fi du danger, Doc se redressa et fonça vers l’endroit où il avait laissé la jeune fille. Il fut vite repéré et les balles recommencèrent à fouiller la neige autour de lui. Il se jeta de nouveau à plat ventre et essaya de progresser en rampant.

– Emmenez la fille sur le bateau, vite ! hurla De Rosa.

Doc fut cloué au sol par un feu terrible. Impuissant, il vit qu’on emportait Roxey Vail vers l’épave.

D’autres Esquimaux arrivaient. De Rosa les avait armés de fusils, mais ils ne savaient pas comment s’en servir. Les coups partaient tout seuls et les indigènes effrayés filaient dans toutes les directions.

Doc en profita pour s’échapper. Il chercha refuge derrière un rocher. Il reprit son souffle et se mit à réfléchir à la situation. Déjà un plan d’action naissait.

# XVII

## *Les captifs*

Il était minuit, mais le soleil dardait ses rayons sur la neige. La tempête s'était calmée aussi rapidement qu'elle s'était levée. La glace brillait par endroits comme une rivière de diamants.

Dans le grand salon de l'*Océanic*, De Rosa allait et venait en donnant des coups de pied dans les chaises qui se trouvaient à sa portée. Il était hors de lui.

– Mais enfin ! Il doit bien être quelque part, ce maudit trésor !

Il vint se poster en face de Roxey Vail avec un air mauvais. Deux bandits maintenaient la jeune fille par les bras.

– Tu vas me le dire, à la fin, où il est ?

– J'ignore tout de quelque trésor que ce soit,

répliqua Roxey d'une voix méprisante.

– Toi et ta mère, vous l'avez enlevé, voilà la vérité !

Roxey ne répondit pas.

– Les Esquimaux m'ont parlé de ta mère. Où se cache-t-elle ?

La jeune fille le défia du regard.

– Eh bien ! Parle ! Où est-elle ? Je parie qu'elle est assise dessus, en ce moment, sur le trésor !

– Vous vous trompez !

– Alors, où est-elle ?

Roxey serra les lèvres. Cela, même sous la torture, elle ne le dirait jamais.

– Tu parleras, ou bien je tuerai ton père sous tes yeux, compris ?

Roxey ne répondit pas. Que pouvait-elle dire ? Mais elle avait affreusement pâli.

De Rosa donna encore un violent coup de pied dans une chaise, puis il revint sur ses pas et essaya la douceur.

– Écoute, petite. Dis-moi où est l'or et je veillerai à ce que ton père et toi vous rentriez sains et saufs avec moi et mon équipage.

– Comment pourriez-vous vous échapper ? Votre avion est détruit et vous n'avez pas de sous-marin !

– Les Esquimaux transporteront le trésor jusqu'au Groenland.

– Épargnerez-vous également la vie de l'homme de bronze ? demanda soudain la jeune fille.

De Rosa ricana.

– Celui-là ? Il est déjà mort, mentit-il pour briser la résistance de Roxey.

Après un moment de stupeur, la jeune fille éclata en sanglots.

Soudain une voix aiguë parvint aux oreilles des hommes rassemblés dans le salon.

– Alerte ! Ben O'Gard et sa bande ! Ils montent à bord par l'arrière !

De Rosa se retourna d'un bond. La voix

semblait venir d'un endroit peu éloigné :

– C'est Ben O'Gard, je vous dis ! C'est l'abordage !

Au même instant, une fusillade éclata sur le pont arrière.

– Ben O'Gard... murmura De Rosa d'un air égaré. Mais d'où sort-il, celui-là ?

Puis il se reprit et hurla :

– Qu'un seul d'entre vous reste ici pour garder la fille ! Les autres, suivez-moi !

Il sortit de la pièce en courant, suivi de ses hommes.

Mais de la cabine d'où était partie la voix, une silhouette s'échappa à pas de loup. On aurait dit du bronze en mouvement !

D'un bond, Doc Savage fut auprès du gardien de la jeune fille et sa main frôla la joue de l'homme qui s'écroula comme une masse.

*

Roxey Vail n’en croyait pas ses yeux.

– Vous ! Mon Dieu, je croyais...

– Écoutez, l’interrompit Doc. Voilà ce que vous allez faire. Vous allez chercher votre mère. Vous connaissez cette langue de glace qui s’enfonce dans la mer, un peu plus au nord ? Je suis allé là cette nuit pour certaines raisons.

– Oui, je connais cette partie du pays.

– Emmenez votre mère là-bas, et cachez-vous soigneusement.

– Bien. Mais...

– Je n’ai pas le temps de vous expliquer maintenant !

Doc fit un geste dans la direction du pont, où la fusillade continuait de plus belle.

– Mais mon père est...

– Je m’occuperai de lui !

Doc la poussa hors de la pièce.

– Dépêchez-vous, Roxey. Et rendez-vous tout de suite là-bas. Les choses iront vite à présent.

La jeune fille courut vers l’avant du bateau.

Doc se précipita à travers le couloir. Il savait où il allait. En montant sur le navire, il avait surpris quelques mots d’une conversation entre les tueurs.

Il défonça la porte d’une cabine de luxe et se trouva en face de Victor Vail. Il se précipita pour couper ses liens.

– Ils m’ont dit que vous étiez mort ! s’écria Vail.

– Vous avez déjà vu votre fille ? demanda Doc en souriant.

Les lèvres du musicien se mirent à trembler d’émotion. Ses yeux brillaient de joie.

– N’est-ce pas qu’elle est belle ?

– Très belle. Elle est allée chercher sa mère. Elles nous rejoindront plus tard.

À ces mots, Victor Vail éclata en sanglots. L’émotion était trop forte pour le vieil homme.

Cependant, la fusillade se rapprochait. Des rafales de mitraillette se succédaient sans

interruption.

– Ne restons pas ici, dit Doc.

Ils s'avancèrent à travers le couloir.

Une chose étonnante se produisit alors. La porte d'un salon vola en éclats. Un poing énorme apparut soudain parmi les débris.

– Renny ! cria Doc.

Renny traversa la porte, le visage éclairé par un large sourire. Derrière lui se dandinait Monk, le « gorille ». Doc jeta un coup d'œil dans le salon. Ham était là, un peu moins élégant que d'habitude. Long Tom était aux prises avec un Esquimau qu'il envoya rouler à terre d'un direct à la mâchoire. Johnny assistait à la scène en ricanant.

Doc n'arrivait pas à s'exprimer. Les mots se bousculaient dans sa gorge.

– Quelle bande ! articula-t-il enfin.

– Nous étions prisonniers ici-même, dit Ham. C'est Johnny qui s'est libéré le premier et qui a assommé un de nos gardiens !

Doc entraîna ses hommes vers l'avant du bateau. En passant, ils ramassèrent des armes abandonnées.

– Je croyais bien que j'étais privé de vos services pour de bon, grommela Doc. Comment vous êtes-vous tirés de cet avion en flammes ?

– Et nos parachutes, alors ? dit Monk.

– Mais j'ai survolé le coin et je ne vous ai pas vus !

– La vérité est que nous avons atterri au beau milieu d'une bande d'Esquimaux déchaînés, qui nous ont menacés de leurs harpons. Nous n'avions plus d'armes. Ils nous ont fait prisonniers, et voilà !

*

Il n'y avait personne sur le pont avant. Tout se passait à l'arrière, et ça n'avait pas l'air de se calmer, au contraire.

Doc s'arrêta près du câble qui était lancé par-

dessus le bastingage.

– À un kilomètre d'ici, vers le nord, il y a un doigt de glace qui s'enfonce dans la mer. Allez-y. Roxey Vail et sa mère devraient y être déjà. Attendez-moi là-bas !

– Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda Victor Vail.

– J'ai quelques affaires à régler ici, répondit Doc. Allez-y vite, maintenant.

*

Depuis le début de la fusillade, Doc n'avait cessé de se demander comment la bande de Ben O'Gard avait échappé au désastre. C'était un fait, le sous-marin n'avait pas coulé ! Et pourtant Doc avait emporté la fameuse valve !

Il n'y avait qu'une explication : l'équipage avait dû fabriquer une valve de secours ! C'est ainsi qu'ils avaient pu refaire surface. Et ils étaient là, maintenant, décidés à ne pas faire de quartier !

Doc s'avança prudemment vers l'arrière du bateau. Il aperçut les hommes de Ben O'Gard qui se rassemblaient sur le pont. La fusillade avait cessé et ils semblaient bien avoir arraché la victoire.

Solidement maintenu, un prisonnier fut amené devant Ben O'Gard. Sans dire un mot, celui-ci leva son pistolet et le pressa contre la tempe de l'homme. Un coup de feu claqua.

Le prisonnier s'écroula, tué sur le coup. C'était De Rosa.

Doc poussa soudain un cri strident.

Ben O'Gard sursauta et aperçut l'homme de bronze.

– Là ! Le voilà ! Ne le laissez pas s'échapper !

Doc sauta par-dessus bord.

Il n'attendait qu'une chose : que les autres se lancent à sa poursuite...

# XVIII

## *Une mort horrible*

Doc s’éloignait rapidement de l’*Océanic*. Autour de lui, les balles sifflaient. Il prenait soin, en progressant par bonds, de ne pas offrir une cible trop précise. Mais en même temps, il s’arrangeait pour que ses poursuivants ne le perdent pas de vue.

En hurlant, Ben O’Gard précédait ses hommes au pas de charge. Doc scrutait le paysage devant lui avec anxiété. Ses compagnons avaient-ils déjà atteint le doigt de glace ?

– Oui ! Il aperçut Monk qui faisait de grands gestes. Doc pressa le pas.

– Plus vite, les gars ! hurlait Ben O’Gard.

Doc s’engageait maintenant entre des blocs de glace qui offraient un refuge propice contre les

balles qui ne cessaient de déchirer l'air.

L'homme de bronze franchit en courant les derniers mètres qui le séparaient de ses amis.

Victor Vail était là, entourant de ses bras sa femme et sa fille.

– J'espère que vous avez une idée derrière la tête, Doc, grommela Monk. Sinon, nous sommes cuits !

En effet, ils paraissaient pris au piège, car l'endroit n'offrait guère d'issue. Et la bande de Ben O'Gard approchait.

Mais Doc ne paraissait pas soucieux.

Il serra rapidement la main de Mrs. Vail. C'était une grande femme qui avait dû être très belle.

Doc se retourna vers ses compagnons.

– Un pistolet !

Les hommes étaient surpris. Il était rare que Doc fît usage d'une arme à feu. Renny lui tendit un des revolvers qu'il avait pris aux Esquimaux.

Doc disparut brusquement.

Ils entendirent alors cinq coups de feu bien distincts. Ils regardèrent les bandits. Pas un seul ne s'était écroulé. Pour un tireur d'élite comme Doc, c'était inexplicable !

– Dites donc ! hurla Monk. Regardez !

Derrière les pirates, un phénomène inouï se produisait. La glace fondait à toute vitesse !

*

Monk fut le premier à comprendre.

– Mon produit chimique pour dissoudre la glace ! Il a enfoui les bidons sous la glace et il vient de les percer à coups de pistolet.

Ben O'Gard et ses hommes, c'était le cas de le dire, sentaient le sol se dérober sous leurs pieds. Ils étaient figés d'horreur. Bientôt le bloc de glace où ils se trouvaient se mit à bouger et se détacha avec un craquement sinistre. Ce n'était plus qu'un énorme glaçon qui s'en allait à la dérive, agité par les courants implacables de la mer polaire !

– Venez ! cria Doc à ses amis.

Il les emmena tout au bout de la langue de glace. Il prit Monk par le bras et dit :

– Regarde bien. Qu'est-ce que tu vois ?

Le *Helldiver* était là, sous leurs yeux !

Ils détachèrent les amarres et s'engouffrèrent par l'écoutille principale.

Doc fit tourner les moteurs électriques. Bientôt, le sous-marin se mit en mouvement. Quelques balles frappèrent la coque du navire, puis ce fut le silence.

Renny se décida à passer la tête par l'écoutille.

– Si vous n'avez pas froid aux yeux, venez voir !

Doc, Long Tom, Monk, Ham et Johnny montèrent vivement sur le pont. Victor Vail les rejoignit. Roxey et sa mère ne purent soutenir la vue du spectacle horrible qui se déroulait à quelque distance.

Ben O'Gard et ses hommes avaient sauté à l'eau pour essayer de rejoindre le rivage. Mais le

courant était très fort et l'eau glaciale. En outre, les bandits étaient handicapés par leurs lourdes pelisses. Pendant quelques instants, ils luttèrent farouchement contre le froid et le courant. Puis ils s'enfoncèrent l'un après l'autre. Ici et là une main crispée se dressait hors de l'eau. Ben O'Gard fut le dernier à surnager, puis il disparut à son tour.

Monk poussa un long soupir.

– Il ferait bien de se refroidir autant qu'il le peut, car là où on l'attend il fait drôlement chaud. Ça lui apprendra de vouloir voler le...

Monk s'interrompit brusquement.

– Au fait ! Et le trésor ? Nous voilà bien. Qui sait où il est, ce trésor ?

Doc était déjà redescendu dans les entrailles du sous-marin. Cette fois il mettait en route les puissants moteurs Diesel. Lui et ses cinq hommes arriveraient bien à manœuvrer le submersible et à le mener à bon port !

Mais Monk n'arrivait pas à détacher ses pensées des cinquante millions de dollars en or et

en diamants ! Il rejoignit l'homme de bronze en se dandinant nerveusement.

– Doc, on ne va tout de même pas laisser tout cet argent dans cette damnée glace, non ?

– Ben O'Gard a vidé la chambre-forte de l'*Océanic* il y a quinze ans, au moment de la mutinerie, expliqua Doc. En d'autres mots, lui et ses hommes ont subtilisé le trésor à la barbe de De Rosa et l'ont mis en lieu sûr.

– Mais alors, ce lieu, nous ne le connaîtrons jamais !

– C'est sans importance. Ben O'Gard avait récupéré le trésor avant de remonter à bord, pour exterminer la bande de De Rosa !

– Vous voulez dire que...

– Que le trésor se trouve à bord du sous-marin. L'or est enfoui à quelques centimètres sous le plancher de ta cabine, Monk !

*

C’est sur cette extraordinaire révélation que se terminait cette aventure tout aussi extraordinaire.

Bien sûr, ils ramenaient une fortune, mais leur grande victoire, c’était d’avoir sauvé deux précieuses vies et réuni une famille longtemps éprouvée.

Pour Victor Vail, sa femme et sa fille, rien n’égalerait jamais cet exploit-là.

Mais ils ignoraient tout du passé de Doc et de ses compagnons. Ils ne savaient pas quelles incroyables prouesses, ces hommes avaient accomplies.

Pas plus qu’il ne pouvait deviner les autres aventures qui les attendaient dans un avenir proche, quelque part du côté de l’Orient.

Doc et ses compagnons ne pouvaient savoir ce que l’avenir leur réservait. Ils savaient seulement que, un jour, quelque part, quelqu’un ferait appel à eux, et qu’ils se précipiteraient tout simplement parce qu’ils étaient incapables de résister à l’attrait de l’aventure...